



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**“L’hiver de force”**  
(1973)

roman de Réjean DUCHARME

(340 pages)

pour lequel on trouve ici l’examen de :

l’intérêt documentaire (page 2)

l’intérêt psychologique (page 15)

l’intérêt philosophique (page 39)

la destinée de l’œuvre (page 43)

(la pagination est celle de l’édition originale)

**Bonne lecture !**

## Intérêt documentaire

“*L’hiver de force*”, roman réaliste sinon naturaliste, le banal ayant une emprise paradoxale sur l’écriture de Ducharme, s’emploie à rendre avec précision le bric-à-brac de la vie courante à Montréal, au Québec, au début des années 70, ce qui fait que nous sommes assaillis d’une pléthore d’informations.

André et Nicole vivent à Montréal, avenue de l’Esplanade, en bordure du parc Jeanne-Mance (pages 34, 57, 130 [où est même mentionné, qui passait sous l’avenue du Parc, «*le petit tunnel verdâtre où des paranoïaques ont dessiné des croix gammées, des bommes ont craché des morceaux de poumons, pissé, chié, des enfants (des stails, des flux) ont lancé (pitché, garroché) des bouteilles qui ont volé en mille miettes*»] 182 [où est mentionnée, située à l’angle de l’avenue du Parc et de la rue Mont-Royal, «*la fontaine Rubenstein*» (ainsi nommée en l’honneur de Louis Rubenstein, patineur artistique qui s’est illustré au XIXe siècle). André et Nicole font donc face au flanc est du mont Royal, qui n’est cependant guère mentionné qu’à quelques occasions : «*Entre les rues Duluth et Mont-Royal, cinquante vieilles maisons s’épaulent pour endiguer le bassin de nature déversé par la montagne*» (page 34) - «*la montagne lisse et nue*» (page 26) - «*la croix luit sur la montagne*» (page 118), car ces prétendus amants de la nature s’en détournent.

Ils sont attirés par le quartier du Plateau (page 25), qui s’étend à l’est. Ils y parcourent la rue du Mont-Royal (page 20), où ils fréquentent des bars (le “*Café 79*” [pages 19, 53] ou le “*Thalassa Bar*” [page 25]), la “*pharmacie Labow*” (page 40), la “*Tabagie Reynald-Perreault*” (page 142), le “*Whimpy’s*”, un casse-croûte (page 123), ce qui donne lieu à tout un paragraphe consacré aux propos qu’y tient un chauffeur de taxi. Il est question du restaurant “*Chez Rachel*” qui livre des pizzas (page 82), du «*Laval Bar-B-Q*» (page 102) de la rue Laval, de l’hôpital qu’est l’Hôtel-Dieu (page 25), du parc Lafontaine (page 53), de la rue Rachel (page 53), du boulevard Saint-Laurent (page 53), de la rue Marianne (page 55), de la rue Berri (page 68), de «*la caserne des Royal Grenadiers*» (page 145), du boulevard Saint-Joseph.

Est mentionnée la “*Plaza Saint-Hubert*” (page 128), rue commerçante de l’Est de Montréal.

Ils descendent parfois en ville. Ils prennent le métro (page 74), aboutissant ainsi au “*Honey Dew*”, un casse-croûte de la station Guy (page 30), passant par l’«*United Cigare Store*» (page 30), «*la Quincaillerie Pascal*» (page 34), «*un étal de motos Honda*» (page 35), allant jusqu’au “*Forum*”, où l’équipe de hockey “*Les Canadiens*” connut ses grandes heures de gloire dans les années 1950 et 1960 (pages 35, 237). Ils se rendent aussi rue Craig et non «*Graig*» (pages 109, 158) où se trouvent des «*voleurs sur gages*» (en fait, des prêteurs sur gages), à “*la pharmacie Montréal*” (page 226) rue Sainte-Catherine est, et même, partis à la recherche des pilules dont Catherine a besoin, jusque dans le quartier lointain du sud-ouest de la ville qu’est Saint-Henri (page 196). Situé au contraire au nord de la ville l’Institut Prévost, qui est évoqué page 152, est un établissement psychiatrique où pourraient aboutir les Ferron à force de sonner à la porte de Catherine comme des détraqués.

Ils prennent aussi l’autobus : le «*51*» (page 123), et parfois des taxis, dont l’une de leurs réelles compagnies, “*Taxi Diamond*”, est même nommée (page 26). Ils se rendent ainsi à Dorval, c’est-à-dire l’aérodrome international de Montréal.

Leurs employeurs les obligent à se rendre dans l’Est, les “*Petites Éditions*” étant sises «*à deux pâtés de maisons de la station Frontenac*» (page 68), au coin de «*Frontenac et Sainte-Catherine*» (page 122), l’“*Imprimerie Mondiale*” étant plus loin encore, «*dans le bout de Ville d’Anjou*» (page 60) où se trouve «*la luncheonette du Dominion Supermarket des Galeries d’Anjou*» (page 111).

Leurs affections les tirent à l’Ouest.

Pour aller chez Lainou, il leur faut passer par Côte des Neiges, où ils vont même un jour vomir même «*derrière le Christian Science Temple*» (page 198), par le Boulevard, traverser «*toute la cité de Westmount*», atteindre enfin le quartier de Notre-Dame-de-Grâce dont sont mentionnés l’avenue Draper (où elle habite), la rue Marsil, la Côte Saint-Antoine, la rue Monkland (avec son «*DELICATESSEN*» [page 210]).

Catherine habite le quartier huppé qu'est Outremont, où on trouve la Côte Sainte-Catherine, la rue Bernard («où que c'est juif et que ça bouge» [page 177], le quartier étant en effet habité par de nombreux hassidims), la «si chic» (page 178) rue Dunlop, le parc Lyndon-Johnson (en fait, le parc Pratt, tandis que le Cupidon, qu'y place Ducharme, orne le parc Outremont). L'Oratoire Saint-Joseph, lieu de pèlerinage où Catherine s'est vue, dans un rêve, se marier «toute nue» (page 59), n'est pas loin.

.Avec elle, ils s'aventurent dans des bars ou des restaurants en vogue dans l'élite intellectuelle : «Le Chat noir», «La Petite Hutte», «Chez son Père» (page 128), surtout «l'Accrochage», «l'Accroc (pour dire comme les habitués)» (page 46, 73, 186-188, 192 où tout un tableau est fait de cette «vitrine» pour artistes du boulevard Maisonneuve).

Avec Laïnou, ils vont «chez Moishe», restaurant très cher du boulevard Saint-Laurent (page 209).

Ayant pris, avec Catherine, l'autobus de Dorval à Montréal, ils aboutissent au Terminus de l'Est (page 226). Puis, un autre autobus les conduit à l'île Bizard (dont un tableau précis est donné [page 236 et suivantes]) qui, baignant dans le lac des Deux-Montagnes (page 237), est accolée à l'extrême ouest de l'île de Montréal, près de Sainte-Geneviève (page 238, village où on peut douter qu'il s'y trouve de «petites boîtes» [page 257]). Mais la paroisse Notre-Dame-du-Bord-du-Lac (page 262) est une fiction.

Il apparaît bien que Montréal est une ville divisée entre une partie francophone et une partie anglophone. Les Ferron ont conscience de ces facteurs linguistiques et des disparités entre les deux groupes culturels, donnent un aperçu du conflit entre eux ; à propos du Boulevard, l'un dit : «Les Anglais disent ze Boulevarde, ces hosties-là», et l'autre répond : «Ils ont bien le droit, c'est à eux...» (page 131). La domination économique des anglophones est marquée par :

- les noms anglais des entreprises («Arena Bakeries» [page 34] - «Extermination National Chemical» [page 34] - «TV Bargains» [page 163] - «Targa Used Stoves and Ice-Boxes» [page 164] - «Simpson's» [page 179]) - le «marché Steinberg du East Bizard Shopping Center» (page 232) - la «boutique Right-On» (page 263) - le restaurant «Surf'n Turf» (page 265) ;
- l'utilisation des mesures anglaises (le «pied» [pages 240, 273] - le «mille» [pages 60, 120, 203] - le «gallon» [pages 127, 244, 257] - l'«once» [page 225]) ;
- l'envahissement de l'anglais, «la langue des hot dogs et des milk shakes» (page 192) dans la langue des francophones ;
- le mécontentement devant les «étudiants de chez Sir George [l'université sir George-Williams], pour la plupart, des adolescents longs et pâles de Pointe-Claire et Baie-d'Urfé d'Urfé [municipalités du riche West Island] qui viennent sous nos nez apprendre à nous polytechnisier, sciencessocialiéner, hautesétuliser, et marketyriser» (page 192).

On constate que vivent à Montréal de nombreux immigrants, «Grecs, Italiens, Polonais, Lituaniens» [page 34]), comme le propriétaire de la maison qu'habitent les Ferron, qui est Lituanien, «le Grec de la rue Marianne qui fait crédit» [page 55]), «l'Italien de Chez Rachel» qui a offert des «bonbons creux au whisky» (page 116). Ils ne parlent évidemment pas «le bilingue» (page 34), mais uniquement l'anglais.

Sont aussi évoquées des localités ou des régions du Québec plus ou moins éloignées de Montréal :

- Beloeil, au sud-est de Montréal : «L'été qu'on a passé à Beloeil : on n'errait jamais dans les champs et ne suivait jamais les sentiers de la montagne sans notre "Flore laurentienne".» (page 254). «La montagne» est le mont Saint-Hilaire.
- «Le Nord» (page 191) qui, en réalité à l'ouest, est la région de montagnes et de lacs, à une cinquantaine de kilomètres, appelée les Laurentides (page 193), très développée en infrastructures touristiques et en résidences d'été, et dont une des principales localités est Sainte-Adèle (page 193).
- La Mauricie, à l'est de Montréal, d'où viennent les Ferron («notre Mauricie natale» [page 254]), qui ont passé leur enfance dans le «rang [route à l'extérieur d'un village, et le long de laquelle s'alignent des fermes] Saint-Louis de la paroisse Saint-Joseph» (page 71), de Maskinongé (à une soixantaine de kilomètres à l'est de Montréal), le choix de ce nom pouvant être un hommage à l'écrivain

québécois qui est né dans le comté du même nom, et l'a chanté : Jacques Ferron, dont le nom est justement donné aux «héros».

- Le lac Saint-Jean (page 77), loin au nord-est du Québec, où se rend Catherine ;

- La Beauce, l'Abitibi (page 127), les étapes des pérégrinations de Poulette : «*Sorel, Beloeil, Saint-Hyacinthe, Saint-Gabriel-de-Brandon, Saint-Jean-de-Matha, Lanoraie, L'Assomption*» (page 228) et Lavaltrie dont vient «*Sex-Expel*» (page 122).

On apprend encore que le Québec est couvert par le «*bouclier précambrien*» (page 69), roche nue datant d'une période située entre 4,5 milliards et 540 millions d'années), qu'il est, en été, envahi par les «*maringouins*» (page 237), qu'au printemps ou en automne les «*outardes*» peuvent s'abattre sur un champ «*pour picorer des restes d'avoine*» (page 237).

Du Canada sont évoqués les «*Grands Lacs*» (page 72), les «*Télécommunications du Canadian Pacific*» (page 85) qui deviennent curieusement les «*CP-CN Télécommunications*» page 115, «*CP*» étant les initiales de «*Canadian Pacific*» et «*CN*», celles de Canadian National, les deux compagnies de chemin de fer canadiennes.

André et Nicole stagnent dans un minable mais typique appartement qui est décrit avec précision : la cuisine (avec indications nettes sur la table rouge et les chaises vertes, la «*cuisinière électrique L'Islet Ultramatic*» [page 164] à la «*lunette Perma-View*» [page 165]), le réfrigérateur (un «*Kelvinator*», page 164), et le «*salon double (c'est ainsi qu'ils désignent une chambre à coucher convertible en vivot, c'est-à-dire un living-room dont le divan cache un lit (hyde-a-bed))*» (page 33), avec son «*fauteuil rouge*» (page 46). Il s'y trouve aussi :

- «*un pick-up Telefunken*» (page 31) au sujet duquel André dit : «*les Hollandais c'est les meilleurs pour le son*» alors que Telefunken est une société allemande et non hollandaise, tourne-disques sur lequel ils écoutent le disque de Boris Vian qu'ils se sont procurés au terme d'une longue attente avant que son prix soit «*coupé*», et les disques des Beatles que Catherine leur a envoyés ;

- surtout, l'appareil de télévision qui en serait un de qualité : un «*Admiral Cascode [sic]*» qui «*a enterré la New Philco de Lainou*» (page 30) - «*Les Admiral des années cinquante sont des pièces de collection ; c'est tellement bien fait, si soigné comme construction, que c'est considéré comme des chefs-d'œuvre par les passionnés de ces choses-là, qu'il n'y a rien qu'ils aiment comme passer leurs week-end et leurs vacances à en démonter une et à la remonter.*» (page 163).

Comme on le voit, leur intérêt se porte sur les biens de consommation. Et il est curieux de constater que ce contempteur de «*notre société de consommation guettée par l'acculturation*» (page 178, le rapport de cause à effet n'étant en fait pas évident car l'acculturation s'est produite à toutes les époques, les plus puissants imposant leur culture aux plus faibles) qu'est Ducharme se livre à ce qu'on pourrait considérer comme un véritable placement de produits.

Ainsi, André, qui ne sait même pas conduire, est pourtant fasciné par les voitures puisque sa sœur et lui marchent «*en criant comme à l'encan les noms des autos stationnées*» (page 20). Il remarque : la «*Corvette Trans-Am*» (page 20), la «*Camaro Super-Sport*» (page 20), la «*Chevrolet Biscayne 1969*» (page 26), la «*grande torpédo Hispano-Suiza*» vue dans le film «*Le blé en herbe*» (page 31), la «*Ford Torino fast-back jaune moutarde*» (pages 34, 48), les «*Chevrolet à bande blanche de la police d'Outremont*» (page 151), la «*Corvette*» (page 176), «*la Citroën*» de Roger (page 180) qui est la fameuse D.S. 19 (page 191), la «*Chevrolet*» de Groleau (page 220), «*la limousine Murray Hill*» (page 223) prise pour revenir de Dorval (page 223), la «*Mustang*» de Catherine (page 224), la «*Triumph*» de Poulette (page 250).

On s'étonne aussi de voir des gens aussi désargentés qu'André et Nicole (qui mettent leurs espoirs dans «*un billet de Mini-Loto*» [page 17] tandis que leur père préfère la «*Super-Loto*») s'offrir des cigares («*panatelas Garcia y Vega*» [page 18] - «*Columbia [...] des cigares pas fumables*» [page 30] - «*House of Lords*» [page 72]) - «*coronella Muriel*» [page 247]) et, surtout, différentes boissons alcoolisées : «*Faisca*» (page 132, vin rosé), «*rhum White Sails*» (pages 16, 66), «*Bloody Mary*» (page 74), bière importée («*Heidelberg*» [pages 31, 53, 177, 271]), tandis que Roger se contente de la bière locale (il parle d'«*une grosse Mol*» [page 127], c'est-à-dire d'une Molson), comme, à l'île Bizard, ils se rabattent sur la Labatt (page 254). Ils achètent ces alcools à «*la Régie*» (page 66, «*la Régie des*

alcools», société d'État qui avait le monopole de la vente d'alcool, et l'a toujours sous le nom de Société des alcool du Québec), mais fréquentent surtout des bars où ils s'enivrent délibérément : «*Le sens de la vie c'est d'être soûl*» (page 118). Au chalet, Catherine les invite à «*prendre un verre à sa santé*» (page 224), mais André avoue : «*Les quarante onces touchent à leur fin et on ne s'est aperçus de rien*» (page 225).

Or, par ailleurs, en matière de nourriture, ils doivent se contenter de «*fromage Kraft*» (page 28, «*tranché*» page 115), de «*pain Weston infroissable*» (page 55, «*tranché*», «*enrichi de vitamines M, A, S, T, I et C*», page 115), de boissons gazeuses («*Seven-Up*» [page 25] - «*Coke*» [page 61]), de «*lait hypnotisé JJ Joubert*» (page 115), de beurre salé «*Lactantia*» (page 115), de «*café décaféiné Sanka*» (page 115), de beurre de «*peanuts*», de «*chips [...] Laviolette*» (page 254). Ils s'étonnent d'un original («*un barbu*») qui prend un «*hamburger avec rien dedans. Pas de relish, pas de moutarde, pas d'oignon, pas de ketchup [...] on pouvait voir le sang que suait le steak mouiller le pain. Ça prend toutes sortes de maniaques*» (page 30). Catherine, si elle fait ses achats à l'épicerie fine Dionne (page 128), consomme aussi de «*la soupe Campbell*», des «*chips Duchess*» (page 128).

Le tableau s'étend même aux objets les plus usuels. Ils achètent :

- des «*lumières Sylvania*» (page 35, en fait, des ampoules électriques), des «*sacs verts Glad*» (pages 94, 212), des «*savons Tide*» (page 94), du «*New Ajax*» (page 153) ;
- des pastilles de «*Bromo-Seltzer*» (page 40), du dentrifice «*Crest*» (page 52), des «*kleenex*» (page 136) ;
- des «*bas-culottes Shalimar couleur "nude" à talon "illusion"*» (page 136), un soutien-gorge «*Wonder Bra*» (page 125) ;
- un «*paquet de feuilles de rechange Hilroy*» (pages 93-94) dans un magasin de la chaîne de ventes à bon marché «*Kresge*» (page 93) ; mais ils refusent l'«*X-Acto*» car «*Pas de rafistouillage à coups d'X-Acto*» (page 111) ;
- de la peinture «*Sico*» pour «*peinturer*» le chalet (page 245).

Ils aimeraient trouver des «*boules Quiès*» (page 83), nom d'une marque française de boules de protection auditive. Roger porte une «*montre Mickey Mouse*» (page 26), et Lainou «*deux paires de Fabulash [...] des doubles faux-cils*» (page 66). Catherine a «*un bocal de tabac Player's*» (page 246). Les secrétaires utilisent «*l'atomiseur Sprainet*» (page 126). La vedette du «*show*» du Manoir-du-Bord-du-Lac s'est mis du «*Arrid Extra-Sec, qui lui procure une protection de vingt-quatre heures contre les dangers de la transpiration*» (page 265). On apprend même que Nicole «*met les pelures [d'orange] autour du couvercle du pot de Yuban [marque de café]*» (page 102) ; que le crocus du parc Lyndon-Johnson est placé dans une «*boîte de tomates pelées "Rodina"*» (page 223). «*L'annonce de Brault et Martineau*» (page 154) est celle d'un réel marchand de meubles. On reconnaît aussi l'entreprise qui livre des fleurs et qui affiche «*un dieu grec doré aux pieds ailés*» (page 155) : Interflora.

Les Ferron sont abonnés au téléphone dont le monopole était tenu par la «*Cie Bell*» qui est appelée moqueusement «*la Si Belle*» (page 95), portant le nom de l'inventeur «*Graham Bell*» (page 173).

Pour leur voyage à Maskinongé, une voiture est louée chez «*Tilden*» (mais, si, dans cette compagnie américaine, on ne dispose pas de Citroën, on peut douter qu'ils aient pu y trouver une Renault !).

De plus, André et Nicole s'intéressent aux enseignes (le «*néon de la bijouterie Gold Star*» [page 20]), aux panneaux publicitaires des boissons gazeuses : «*KIK KOLA*» (page 57), «*Seven-Up*» (pages 25, 231), «*Coke*» (pages 61, 231), «*Diet Pepsi, Nesbitt et Coke*» (page 240), des «*ice-cream JJJoubert ou Sealtest*» (page 231), des «*cigarettes Export*» (une «*Écossaise*», page 231), des cigarettes «*Black Cat*» (un «*chat*», page 231), etc..

Ces correcteurs d'épreuves, dont le travail et ses conséquences sur le texte déjà imprimé (page 111) est quelque peu décrit, mais qui ne travaillent que sporadiquement, consacrent le plus clair de leur temps à regarder la télévision, consultant assidument les publications qui annoncent les émissions : «*TV-Hebdo*» (pages 29, 63, 103), «*TV Guide*» et «*l'horaire de Montréal-Matin*» (page 103). Les canaux à leur disposition étaient alors limités à quatre (page 30) : les anglophones «*6*» et «*12*», les francophones «*2*» et «*10*» (pages 31, 32, 39). Au très populaire (aux deux sens du mot) «*canal 10*» (pages 31, 39), ils apprécient les facéties du réel «*météorologue*» Raymond Lemay (page 39), les

chansons du non moins réel Fernand Gignac (page 105), les «quiz» (page 96) et surtout les films. Au canal 2 (Radio-Canada), ils ne suivent l'émission culturelle "*Les beaux dimanches*" que lorsque s'y produit Charles Aznavour (page 63), l'émission politique "*Gros Plan*" que lorsque est interviewée Catherine (pages 66, 76), regardent parfois des films (profitant cependant du fait que, pendant «*la grève des techniciens du canal 2*» [en fait, c'est du 29 décembre 1958 au 7 mars 1959 qu'eut lieu une grève des réalisateurs de Radio-Canada], ne soient alors diffusés que des films), mais ne manquent aucune retransmission des matchs de hockey. Ils refusent de regarder «*les affaires déprimantes comme "Marcus Welby", Quelle Famille", "Hawaï 5-0", "Mannix", "Rue des Pignons"*» (page 117), c'est-à-dire des télé-romans ou des séries télévisées, ainsi que "*Le Ranch à Willie*", émission de musique «country» qui a les faveurs d'un chauffeur de taxi lui aussi attaché à la télévision (page 124). Les matchs de hockey se jouent en particulier au "*Forum*" (pages 19, 35). Intéressent particulièrement André et Nicole ceux où évoluent les "Canadiens" de Montréal (avec Richard, Lemaire, les frères Mahovlich [pages 51, 58]). La description d'un de ces matchs (page 58) est une sorte de pastiche de celles faites par les commentateurs officiels. Après le championnat se disputent des «*séries éliminatoires*» (page 79) pour l'obtention de la coupe Stanley. Des allusions à ces héros que sont pour André les joueurs parsèment le texte. À l'île Bizard, manifestant toujours son intérêt de simple spectateur pour ce sport, demande à l'abbé Perreault «*s'il est parent avec Gilbert Perreault, le fameux joueur de centre des Sabres de Buffalo*» (pages 262-263) alors que c'est un nom très répandu au Québec ; et considère que McPherson est «*bâti comme Gilles Marotte des Kings de Los Angeles*» (page 271).

Une grande place est accordée dans le roman aux films que montre la télévision, qu'ils regardent attentivement, que, pour la plupart, ils ont déjà vus :

- "*Le blé en herbe*" avec Edwige Feuillère, qui est commenté longuement (pages 31-32) ;
- "*Comment qu'elle est*" avec Eddie Constantine et Françoise Brion (page 32) ;
- "*Rendez-vous avec Callaghan*" (page 39) ;
- "*Le loup de Malveneur*" (page 45) ;
- "*La corruption*" avec Alain Cuny, Jacques Perrin et Rossana Schiaffino (page 48) ;
- "*Kid Galahad*" «(pas le vrai, avec Edward G. Robinson), le "remake", avec Elvis» (page 58) ;
- «"*Hud* et "*Cool-Hand Luke*"» avec Paul Newman (page 73) ;
- «"*Les yeux cernés*" de Michèle Morgan» (page 76) ;
- "*Le Ragazze di Piazza di Spagna*" avec Lucia Bose et Cosetta Greco (page 76) ;
- "*The Barefoot Countessa*" avec Ava Gardner et Humphrey Bogart (page 77) ;
- "*Sa dernière nuit d'amour*" (page 116) ;
- "*Confidences sur l'oreiller*" (page 116) ;
- "*Intrigue à Suez*" (page 117) ;
- "*Cinq gars pour Singapour*" (page 117) ;
- "*Prisonnier de la peur*"(page 117) ;
- "*Violence charnelle*" avec Cosetta Greco (page 117) ;
- "*Sa dernière nuit d'amour*" avec Marta Toren et Amadeo Nazzari (page 117) ;
- «"*Une affaire de cœur*" de Dusan Makavejev» (page 129) ;
- "*La Chinoise*" (page 143) ;
- «"*Vive la bonne humeur*" avec Eddie Constantine» (page 143) ;
- "*Jessica*" avec Maurice Chevalier (page 143) ;
- "*Pleasure Slaves*" (page 144) ;
- "*David and Lisa*", de Franck Perry, avec Janet Margolin (page 147) ;
- "*Rome en flammes*" (page 163) ;
- «*les films de Jerry Lewis*» (page 169) ;
- "*To Catch a Thief*" avec Doris Day et Cary Grant (page 202) ;
- "*Portrait of Jennie*" avec Jennifer Jones (page 239) ;
- "*The French Line*" avec Jane Russell (page 239) ;
- "*La chatte sur un toit brûlant*" avec Paul Newman (page 240) ;
- "*Les Partisans se lèvent à l'aube*" (page 262) ;

- *“Le retour du monocle jaune”* (page 276).

Des répliques de ces films s’insèrent dans le texte, les Ferron se plaignant d’ailleurs de *«l’argot de Paris»* (page 58) utilisé dans la post-synchronisation des films américains, ce qui, à leurs yeux, leur fait perdre toute crédibilité, le décalage entre l’image et la parole accentuant l’impression d’irréalité et de vide qu’ils donnent : ils sonnent faux.

Ils se moquent des *«annonces»* («messages publicitaires»), qui s’insèrent au cours des émissions, dont certaines sont citées (pages 62-63, 76), et qui sont considérées par eux comme des *«massages de méninges pour te faire halluciner toutes les cinq minutes, pour te punir, pour te faire regretter d’être un crotté, de ne pas faire partie d’une ligue de bowling, d’être pris pour passer tes soirées avachi devant la T.V.»* (page 117).

La télévision exerce sur eux une telle attraction que, *«quand il n’y a plus rien, elle joue encore : son vide crie. C’est un cri qui ne monte ni ne baisse : il est droit. C’est un appel qui nous tire, un vecteur irrésistible, comme un train ininterrompu qui nous passerait sous le nez. On résiste puis on suit. Ça exaspère puis excite. Ça nous rend fous, mais si fous que gais, que soûls, qu’on n’a plus peur de rien, qu’à tue-tête on met au défi Dieu, Diable, Homme, Bête, Minéral, Végétal, de nous faire fermer jamais notre TV.»* (pages 48-49).

Dans *“L’hiver de force”*, Ducharme déploya aussi une foule de notations différentes qu’on peut essayer de classer suivant un ordre à la fois quelque peu chronologique et thématique :

#### La culture ancienne :

La mythologie grecque tient une place avec *«Cupidon»*, un dieu de l’amour (comme *«Éros»* [page 84]) qui est peut-être choisi pour symboliser le sentiment qui anime les Ferron.

La Bible est évoquée avec le *«Verbe Incarné»* (page 118), une désignation du Fils de Dieu (appelé, lui, *«le Verbe»*), le Christ, car, comme le dit saint Jean dans le prologue de son évangile : *«Le Verbe s’est fait chair»*, assumant une nature humaine pour accomplir en elle le salut des êtres humains. Plus loin, *«Ça te traite comme Ponce Pilate dans le Credo»* (page 122) est une modification de l’expression québécoise *«connu comme Barabbas dans la Passion»*, qui est d’autant plus comique que Ponce Pilate, le procureur romain qui condamna le Christ, ne figure évidemment pas dans le *“Credo”*, texte qui contient les articles fondamentaux de la foi catholique ! Et Ponce Pilate transparaît encore dans : *«Tu te laves les mains dans des larmes de crocodile !»* (page 203), qui joue à la fois sur la phrase où il déclara se laver les mains de la condamnation du Christ, et sur les larmes que verseraient les crocodiles du Nil pour attirer leurs victimes. Plus loin encore, *«Se déchire le voile du Temple»* (page 273) est une reprise du texte de l’évangile de Matthieu (27 - 51) où on lit qu’au moment de la mort du Christ, *«le voile du temple [de Jérusalem] se déchira en deux, depuis le haut jusqu’en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent.»*

Le *“Credo”* et le *“Notre Père”* des chrétiens sont parodiés dans *«Éros, notre Cul Tout-Puissant qui êtes aux Dacieux»* (page 84).

Le cas d’une caisse de bière est réglé *«à la Néron, à la décadent»*, mais on ne comprend guère ce que cela signifie puisqu’il s’agit de *«douze canettes divisées par trois»* (page 273).

Le monde des *“Mille et une nuits”* est touché avec *«On fait les Schéhérazade»* et *«Sésame, ferme-toi puis dors»* (page 205) qui retourne la célèbre formule *«Sésame, ouvre-toi !»*.

La mention de *«dives bouteilles»* (page 132) est un souvenir de Rabelais où Pantagruel et Panurge vont consulter l’oracle de la *«Dive Bouteille»*, la bouteille divine.

*«Tout est perdu ! Même l’honneur !»* (page 42) inverse le *«Tout est perdu, fors l’honneur»* de François Ier à la suite de sa défaite de Pavie.

Dans *«Flipper ou halluciner, that is the question»* (page 260), la phrase en anglais reprend celle qui suit *«To or not to be»* dans *“Hamlet”* de Shakespeare.

La fameuse réflexion de Blaise Pascal : *«Le nez de Cléopâtre, s’il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé»* (il aurait en effet exercé sa séduction sur César et sur Marc-Antoine) est retournée dans : *«Si Pie XII n’avait pas donné sa bénédiction à Mussolini le nez de Cléopâtre n’aurait*

*pas été si long*» (page 263), ce qui fait que le premier évènement, survenu au XXe siècle, aurait eu pour conséquence un évènement du premier siècle avant Jésus-Christ ! Pascal est encore évoqué quand les Ferron considèrent que leur abandon de leurs biens «*est une campagne de diversion, de distraction pascalienne (au sens où André Gide l'a défini)*» (page 165 ; en fait, Pascal parla de «divertissement»).

«*Gros Jean par-devant comme par-derrrière*» (page 177) - «*grosses Jeannes comme devant*» (page 274) sont des adaptations du vers de La Fontaine dans «*La laitière et le pot au lait*» : «Je suis gros Jean comme devant».

On peut voir un souvenir du «*Petit chaperon rouge*» de Perrault dans «*C'est pour mieux t'écraser*» (page 137) et évidemment dans «*un panier de Chaperon Rouge*» (page 276).

«*Cent fois sur le métier...*» (page 69) est une allusion à la célèbre formule de Boileau, dans «*L'art poétique*», qui est en fait : «Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage».

«*Ça fait ressortir des ans l'irréparable outrage*» (page 250) reprend ce passage d'«*Athalie*» de Racine : «Même elle avait encore cet éclat emprunté / Dont elle eût soin de peindre et d'orner son visage / Pour réparer des ans l'irréparable outrage» (Acte II, scène 5).

C'est dans un texte traduit en français et qui parut pour la première fois le 4 janvier 1669 qu'apparut «*la Religieuse Portugaise*» (page 211), jeune fille qui fut contrainte par sa famille à entrer au couvent, aurait été séduite par un officier de marine français, en serait tombée passionnément amoureuse, aurait été abandonnée, lui aurait écrit cinq lettres dans lesquelles elle hurle les passions de son cœur qui vacille entre haine et amour, douleur et joie.

Un souvenir de la Révolution française apparaît quand Roger est traité de «*Robespierre qui se plaint aux journaux à potins*» (page 242), alors que le meneur de la Terreur était surnommé «l'Incorruptible».

C'est en 1804 que fut établi le cimetière parisien du «*Père-Lachaise*» (page 185) où de très nombreux personnages illustres ont leur sépulture.

La même année, Pauline Bonaparte (page 185) fut, par Canova, sculptée en Vénus ; ainsi, son «*déguisement*» fut la nudité totale, la tradition rapportant que, quand on lui demanda ensuite si elle n'avait pas éprouvé une certaine gêne, elle répondit : «Non, l'atelier était chauffé.»

C'est en 1843 que le compositeur allemand Richard Wagner donna le livret et la musique de cet opéra en trois actes qu'est le «*Vaisseau Fantôme*» (page 166) ; mais on ne sait à quels «*décors*», de quelle production, Ducharme fait allusion !

Karl Marx (page 44), philosophe et économiste allemand, rédigea en 1848 le «*Manifeste du parti communiste*».

C'est à Baudelaire que Ducharme emprunta la notion de «*paradis artificiel*» (page 247).

Le «*Je est une autre*» (page 114) de Laïnou est une variation sur la célèbre formule de Rimbaud : «Je est un autre».

«*La chair est triste et j'ai vu tous les films de Jerry Lewis*» (page 169) est un clin d'œil au vers célèbre de Mallarmé : «La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres !».

La comparaison que fait Laïnou avec le «*portrait de Dorian Gray*» (page 134) rappelle le sujet du roman d'Oscar Wilde du même titre où cet esthète à la vie dépravée conserve miraculeusement sa jeunesse tandis que son portrait se couvre peu à peu des stigmates de l'âge et de la débauche.

À propos de son tableau intitulé «*Wigwam*» (et non «*Wigwan*») est évoqué Paul Kane, peintre du XIXe siècle (1810-1871), célèbre pour ses nombreuses peintures figuratives, témoignage des peuples vivant au Canada à son époque ; mais il est traité de «*Vancouver artist*», alors que, parcourant tout le pays, il ne fit que passer à ce qui était alors Fort Vancouver (page 98).

C'est en 1903 que les «*frères Wright*» (page 274), aviateurs américains qui mirent au point le premier aéroplane, firent le premier vol mécanique, mais en effet «*n'ont pas été loin*», leurs premiers vols étant de deux cents à six cents mètres.

Les Ferron sont appelés par Roger «*les Confidants de Lady Chatterley*» (page 90), allusion au roman de D.H. Lawrence, «*L'amant de lady Chatterley*», paru en 1928, histoire d'une femme malheureuse avec son mari impuissant, et qui découvre la sexualité dans les bras d'un garde-chasse.



### La vie à Maskinongé :

Dans leur enfance au village, les Ferron assistèrent évidemment aux célébrations religieuses, comme celles marquant le «*Mois de Marie*» (page 253), le mois de mai que l'Église catholique consacra à la Vierge Marie, un office étant célébré chaque soir dans chaque paroisse. C'est, avec le fait que «*les filles chez nous [s'agenouillaient] pour demander au bon Dieu que les corneilles ne mangent pas tout le blé d'Inde*» (page 150), un témoignage de la religiosité qui régnait au Québec.

Le récit de la visite que font André et Nicole à leur père est un document sur la ruralité québécoise qui montre l'évolution qu'elle a connue : après que l'agriculture ait joué ce rôle essentiel que soulignèrent les romans du terroir (comme «*Maria Chapdelaine*» [page 186] et «*Trente arpents*» [page 71]), en 1970, les terres du rang Saint-Louis ont été vendues à des Belges qui cultivent «*la betterave à sucre*», tandis que les agriculteurs passent «*l'hiver sur l'assurance-chômage*» [page 137]).

On constate, lors de cette visite, que subsistent des choses anciennes : les usages langagiers («*à c't'heure*» [page 138] - «*une forêt où c'est qu'y a point de bois ! [...] une rivière où c'est qu'y a point d'eau !*» [page 139], le «*vin de cerises*» [page 138], la turlutte (page 139) dont les paroles sont, comme indiqué en note par Ducharme, empruntées au roman d'Arthur Prévost, «*La lignée*» (en fait, «*La lignée des terriens*», 1941), les premiers mots étant d'ailleurs un souvenir d'une chanson de marins, «*Le grand mât veut d'la route*» : «*Cric ! crac ! sabot ! cuillère à pot ! Ho les gars ! la grand-voile a besoin d'nos bras*», la suite révélant un esprit plein de fantaisie et d'ironie.

### Les lectures des Ferron :

André mentionne «*'Maria-Chapdelaine'*» (page 186), le fameux roman du terroir paru en 1913, et qui est l'œuvre du Français Louis Hémon (voir, dans le site, «*HÉMON Louis*»). À l'école du village, lui et sa soeur ont lu ou du moins ont entendu parler de «*Trente arpents*», autre roman du terroir (qui en était, en fait, une dénonciation) publié en 1938 par Philippe Panneton sous le pseudonyme de Ringuet, avec lequel Roger «*était parent*», tandis que leur maîtresse avait lu le roman «*quatorze fois de suite les culottes mouillées*» (page 71).

Ils connaissent le poète québécois Charles Gill (1871-1918), du moins citent-ils comme étant de lui : «*Je suis un désespéré mais je ne me découragerai jamais.*» (page 36), phrase qu'il aurait bien pu écrire car il a écrit par ailleurs : «*Homme perdu, j'ai recherché les filles perdues ; désespéré, je me suis rapproché des désespérées*», maxime qu'ils se répètent dans les moments difficiles.

Suivant la mode qui sévissait pendant leurs années aux Beaux-Arts, ils ont lu Sartre ; mais, avoue Nicole, «*on comprenait tout à l'envers ce que voulait dire "réaliser l'existential"... - (On croyait qu'il fallait fermer les yeux et regarder les mots tourner dans notre tête jusqu'à ce qu'ils ne veulent plus rien dire.)*» (pages 14-15). Mais André fait tout de même allusion aux concepts sartriens de l'«*en-soi*» et du «*pour-soi*» qui devient cependant le «*pour-moi*» (page 136).

Peut-être ont-ils lu aussi, qui sont mentionnés, «*Pour une morale de l'ambiguïté?*» de Simone de Beauvoir, essai paru en 1947 (page 112), et «*Bonjour tristesse*» de Françoise Sagan, roman paru en 1954 (pages 43 [à propos des tromperies de Catherine], 112).

Désormais, avec les encyclopédies et les dictionnaires, ils ne lisent plus que «*La flore laurentienne*», œuvre maîtresse du frère Marie-Victorin, fondateur du Jardin Botanique de Montréal ; il y dressa l'inventaire floristique de la vallée du Saint-Laurent (d'où «*ses 642 genres et 1568 espèces*» [page 181]. Édité par les Frères des Écoles chrétiennes en 1935, l'ouvrage connut plusieurs éditions, et est toujours disponible aujourd'hui.

L'intérêt des Ferron pour la chanson de langue française : Ils ont le souvenir des «*succès du bon vieux temps des Beaux-Arts* : «*Un jour tu verras on se rencontrera*» [«*Un jour tu verras*» de Mouloudji], «*Mon pote le gitan c'est pas un marrant*» [«*Mon pote le gitan*» de Mouloudji], «*Les amants trompés ignominieusement*» [en fait, «*Des femmes infidèles / Qui les ont trompés / ignominieusement*» dans «*La complainte des infidèles*» de Mouloudji]» (page 77). Ils aiment aussi les chansons de Boris Vian : «*Fais-moi mal Johnny*» (page 41) - «*Bourrée de complexes*» (page 41) - «*Je suis snob*» (page 41) dont la phrase : «*Quand je sors avec Hildegarde c'est toujours moi qu'on regarde*» sert à caractériser le film «*La Chinoise*» de Jean-Luc Godard (page 143) - «*Le petit commerce*» (page 121) - «*Le déserteur*» (page 41), leur «*plus belle chanson du monde*» (page 40). Sont citées encore une chanson d'Adamo :

«*J'fais des maths, oui j'compte les oiseaux*» (page 121), une chanson de Robert Charlebois, «*Dolorès ô toi ma douloureuse*» (page 154), des chansons d'Édith Piaf (pages 175, 208), une «*chansonnette*» de Richard Anthony (page 213) dont les Ferron se moquent, mais moins que de Charles Aznavour, dont ils considèrent que «*la dernière bonne chose qu'il a faite est "Esperanza" en 1958*», tandis qu'ils éreintent le spectacle qu'il donne à l'émission «*Les beaux dimanches*» (page 63).

L'intérêt des Ferron pour la chanson de langue anglaise : Ils ont des disques des Beatles, dont sont mentionnées des chansons : «*I Should Have Known Better*», «*Can't Buy Me Love*», «*Rocky Raccoon*», «*Happiness*», «*Is A Warm Gun*», «*It Won't Be Long*» (pages 98-99), une partie des paroles de l'une d'elles («*Hey Jude*») étant même traduite (pages 82-83). Ils vouent au groupe une ferveur authentique : «*On aime les Beatles. Et l'amour sans la fidélité, sans la loyauté et l'exclusivité, c'est de la grossièreté.*» (page 98). Cette dévotion est facilement explicable : les Beatles ont galvanisé plus que quiconque la génération des Ferron. Mais ils détruisent leurs disques, moment crucial qui suit de peu l'abandon de leur télévision, et précède de peu celui où ils quittent leur appartement.

Sont mentionnés aussi «*Knock Three Times*» (page 55), chanson de Tony Orlando et Dawn, produite en novembre 1970, qu'aiment des secrétaires ; des disques qu'aiment les hippies : «*Rare Earth*, «*Grateful Death* [sic], «*Led Zeppelin*» (page 146) ; une chanson des Everly Brothers, «*All I Have To Do Is Dream*» (page 154) ; la chanson de Janis Joplin «*Me and Bobby MacGee*» dont est cité : «*Feeling good was good enough for me and Bobby MacGee...*» (page 212) ; «*Release Me*», le hit du crooner Engelbert Humperdinck» (page 266), qui datait de 1967 ; «*Pink Floyd*» que fait jouer la «*mercerie*» de l'île Bizard (page 263). Il est question encore du «*bugaloo*» (page 257), danse latine qui naquit à New York parmi les jeunes Cubains et Puerto Ricains, et qui fut populaire aux États-Unis dans les années 60.

La vie quotidienne au Québec dans les années soixante :

Sont nommées différentes publications : les journaux québécois «*La Presse*» (où le poste de critique d'art était tenu par le réel Claude Jasmin, qui fit aussi des critiques littéraires où il dit beaucoup de mal de Ducharme et de ses «*calembours*», l'auteur lui rendant la pareille en le traitant de «*regretté*» puis de «*fort sur les calembours mais pas sur les compliments*» [page 150]), «*Le Devoir*» (à la une duquel un article est consacré à Catherine), «*Montréal-Matin*» (page 102, où il est fait mention du réel «*journaliste sportif*», Pierre Gobeil, 123, 246) qui fut publié jusqu'en 1978 ; les magazines québécois «*Allô Police*» (page 142), «*Vie des Arts*» (page 142), «*Échos-Vedettes*» (page 242) ; les magazines français «*Paris-Match*», «*Plexus*», «*Historia*» (page 142) ; les «*quatre canaux de Montréal*» (page 30) ; la station de radio «*CJMS*» (page 104).

Le signe de dollar étant placé devant le chiffre, comme le font les Anglo-Saxons, sont indiqués avec précision le coût des choses (pages 16, 35, 39, 43, 60, 72, 97, 264, 265, 271) et les revenus des deux correcteurs d'épreuves (page 49) grâce à leur travail pour «*Les Petites Éditions*» (page 50), pour «*une compagnie de publicité*» (page 51), pour «*L'Imprimerie Mondiale*» (pages 61, 62), emplois qu'ils perdent, ce qui entraîne l'évocation des «*besoins matériels*» et la perspective : «*Une bonne indigence va nous rendre la vigilance de notre adolescence.*» (page 78).

Catherine porte un costume «*hippie*» : «*un afghan*», «*une musette indienne*» (pages 21-22) ; plus tard, elle arbore un «*sac de barda de G.I.*» (page 271)].

Elle consomme différentes drogues : «*hasch*» (page 25), «*LSD*» (page 194), «*marijuana*» de la variété «*Mexican Gold*» (page 247, alors qu'en réalité, la marijuana d'origine mexicaine si prisée s'appelait «*Acapulco Gold*»). Elle croit en l'existence de bonnes et de «*mauvaises vibrations*» (page 197), croyance qu'André semble partager puisqu'il dit : «*La vraie vie, ça vie-bre !*» (page 48). À «*la mercerie unisexe*» de l'île Bizard, qui est «*soûle de benjoin et qui fait jouer Pink Floyd tellement fort que le plancher balance*», on trouve de «*gros sautoirs peace-and-love*», de «*larges ceintures ban-the-bomb*» (page 263).

Au contraire, André et Nicole, qui sont effrayés quand Catherine veut leur faire fumer de la marijuana, sont fiers «*de ne pas s'être laissé avoir par toute cette complaisance intellectuelle genre peace and love (U. S. patent 4868RT8675)*» (page 156), qui n'est donc pour eux qu'un autre des produits de

consommation qu'importent les États-Unis. Et André se moque de «*la Contre-Culture de Consommation, la CCC.*» (page 194), de son vocabulaire limité (page 260).

On relève aussi le refus du soutien-gorge (page 264), perçu comme un symbole d'une oppression subie par les femmes sans même qu'elles s'en rendent compte, séduites qu'elles étaient par des rituels esthétiques et contraintes de se conformer à l'idéal imposé par la société. Cela commença en septembre 1968 quand un groupe de féministes new-yorkaises prévint de brûler des soutiens-gorges pour protester contre l'élection, qu'elles jugeaient rétrograde, de Miss America ; mais elles ne purent que les jeter dans des poubelles.

Il est fait mention de l'affrontement au hockey, dans les séries éliminatoires de la coupe Stanley, en 1969, entre les "Rangers" de New York et les "Canadiens" de Montréal, où s'illustrèrent les frères Mahovlich (page 51), avant, une autre année, de «*traîner la patte*», ce qui eut pour résultat : «*Les Canadiens se sont fait éliminer*» (page 58).

Le «*club Playboy*» (pages 34, 48), où la «*petite blonde bêcheuse*» serait «*bunny*», s'ouvrit en 1967, et ne subsista que quelques années.

### La vie artistique au Québec dans les années soixante :

Au sujet de la peinture, on remarque l'indication du café "*El Cortijo*", qui, à Montréal, rue Clark, près de l'École des Beaux-Arts, était le lieu de rendez-vous favori des artistes.

André se moque des «*Automatistes*», qui, influencés par la théorie de l'automatisme des surréalistes français, réalisaient des oeuvres abstraites, et remirent en question les valeurs profondes du Québec, l'immobilisme de la société et les conditions de l'enseignement universitaires de l'époque, dans un manifeste intitulé "*Refus global*", publié en 1948, et dont le titre est parodié par André en «*Manifeste global des Automartyrs*» (page 187).

Mais il caricature surtout la peinture qui se faisait dans les années soixante : «*Lainou est peintre-spécialiste. Spécialiste de deux sortes de taches : les bleus et les jaunes. Le jaune symbolise la joie ; le bleu c'est le contraire. Plus ça ne va pas, plus le nombre et la grosseur de ses bleus excèdent ceux de ses jaunes. Et plus elle peint plus ça ne va pas : c'est la tension vers l'absolu total. Pour le Concours, elle est allée presque au bout, elle a donné presque son apothéose : cent pieds carrés de flaques bleues dégoulinant de tous côtés vers un point jaune ; elle a appelé ça "Le comble du malheur".*» (page 18). C'est ce qu'André appelle «*l'aphasie apostasiaque de l'"an-art" de Lainou*» (page 18), que «*les critiques ont classée "expressionniste abstraite", ça fait que tout ce qu'elle fait qui ressemble à de quoi [qui est figuratif] ne vaut pas \$0.05.*» (page 139). Elle a tant de succès qu'elle doit s'empêcher de produire pour maintenir la cote de ses toiles : «*Son problème de peintre ce n'est pas de peindre, c'est de trop peindre. Elle peindrait dix toiles par jour si elle se laissait aller. Mais quand elle en peint plus qu'une par semaine, les connaisseurs-avertis-en-vaut-deux prennent des airs dégoûtés et disent à qui veut les entendre qu'elle tombe dans la facilité. Il n'y a pas quarante-deux solutions. Elle met ses tubes sous verrou, avale la clé, va s'écraser à l'Accrochage.*» (page 150). Plus tard, il constate : «*Moins elle peint plus ses tableaux sont rares. Plus ils sont rares plus les gens trouvent qu'elle a du talent. Prolifique, ça fait vil.*» (pages 174-175).

Quand il est question des chaises peintes de différentes couleurs, il note : «*Ça fait pop, mais on n'a pas fait exprès ; le mot n'existait même pas quand on a eu fini de les peindre*» (page 59), le «pop art» étant un courant artistique qui s'était développé d'abord aux États-Unis entre 1950 et 1970.

Il se moque aussi des «*créations*» de Michel Colbach : «*une espèce de genre de sorte de bock à bière*», «*un vase-potiche sans ouverture ; mais cette singularité, personne n'en faisait grand cas*» (page 107) - un «*porte-journaux hérissé de fers de lance*» (page 197).

Il n'aime pas plus les films d'avant-garde, les «*films antispectateurs genre nouvelle vague (brevet RF 285847678, Paris 1957)*» de Marcel Marsil, la Nouvelle Vague française ayant en effet eu des disciples au Québec, en particulier Gilles Groulx qui passa par l'École des Beaux-Arts, et pourrait donc être le modèle de Marcel Marsil. Et, page 143, il n'apprécie guère "*La Chinoise*" de Jean-Luc Godard, dont il est dit que c'est du «*genre "quand je sors avec Hildegarde c'est toujours moi qu'on regarde"*» (paroles de la chanson de Boris Vian "*Je suis snob*"), qu'on y voit «*des beaux adolescents intransigeants qui passent leur temps à faire des mines, lire, parler de ce qu'ils lisent et écrire sur les*

*murs des passages de ce qu'ils lisent*» ; cependant, on peut mettre en doute le fait que ce film de 1967 ait été diffusé à la télévision québécoise sitôt après sa sortie !

On a aussi un aperçu sur le monde du cinéma à travers Catherine : son statut de vedette, sa «*tournee de financement*», son voyage au «*lac Saint-Jean pour repérer des sites pour son prochain film avec son scénariste, son décorateur, son producteur, quoi encore...*» (page 77), sa protestation contre la domination par les compagnies américaines (comme «*Famous Players*» [page 127]), la «*folle jasette d'admiration cinématographique mutuelle*» qu'elle a avec le directeur de la revue «*Caméra Améra*», un certain Plateau ! (page 188), sa présentation de son film, «*As-tu fou ou froid?*», à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes (pages 185, 207-208 où elle parle de Claude Lelouch et de Claude Chabrol).

Sont signalées plusieurs sorties de films : celle par le cinéaste québécois Denis Héroux d'«*un autre film de cul*» (page 14), ce réalisateur ayant en effet produit, en 1969, «*Tendre et sensuelle Valérie*» ; en 1970, «*L'Initiation*» et «*L'Amour humain*» ; en 1971, «*7 fois... par jour*», autant de manifestations de la libération sexuelle au Québec ; celle de «*l'Orange Mécanique*», le film de Stanley Kubrick, dont «*tout le monde parle*» (page 213), et qui sortit en effet en 1971 ; celle du «*Conformiste*» de Bertolucci, qui bouleverse Catherine, sorti en 1970 [pages 140).

On remarque l'intérêt pour les dessins animés : «*le Road-Runner*» est le héros (page 182), «*Lucky Luke*» qui se débat sur le T-shirt de Catherine (page 225).

Elle «*raffole des albums de sexe-fiction de chez Eric Losfeld*» (page 43), c'est-à-dire : «*Barbarella*» (1962) - «*Pravda la survivreuse*» (1968) - «*Saga de Xam*» (1967).

Est mentionné aussi Roméo Pérusse, comique qui fait des «*farces cochonnes*» dont celle qui est citée (page 227) joue sur les mesures de longueur anglaises encore utilisées au Québec, et sur le double sens du mot «*verge*».

#### La vie intellectuelle au Québec dans les années soixante :

On s'y initiait à la psychanalyse, d'où l'allusion par Catherine au «*stade oral-anal*» (page 147), alors qu'en fait furent justement distingués par Freud le stade oral (premier stade de la libido où la bouche et les lèvres sont les principales zones érogènes) et le stade anal (où l'enfant se focalise sur la région rectale). On éprouvait aussi la nécessité de «*savoir quoi penser du structuralisme*» (page 214).

Il existait une gauche «*marxiste-léniniste*» (page 64) qui entendait prolonger au XXe siècle les théories de Marx et de Engels, en mettant davantage en avant, en suivant l'exemple donné par Lénine, l'activisme révolutionnaire et la dictature du prolétariat. Mais Roger demande aux Ferron la correction d'«*une analyse hégélienne marxiste-léniniste*» par laquelle son groupe prend «*un petit virage vers le centre*», voulant «*faire comprendre au peuple québécois comment c'était devenu inévitable.*» (page 64).

En 1962, de nombreux intellectuels saluèrent la parution de «*La galaxie Gutenberg*» de McLuhan, auquel une allusion subtile est faite à propos de «*marchandise présentée sur des chariots que le client est invité à faire rouler*» (page 263-264), McLuhan ayant distingué des médias «*chauds*» (qui ne demandent la participation que d'un seul de nos sens, qui reçoit une information d'entrée de jeu très riche, la participation du cerveau étant toutefois faible) et des médias «*froids*» (qui s'adressent à plusieurs sens et sont plutôt pauvres, mais demandent de la part du récepteur une participation très importante pour compenser cette pauvreté).

En 1968 parut l'essai de l'écrivain québécois Fernand Dumont, «*Le lieu de l'homme, la culture comme distance et mémoire*» dont Catherine cite le titre en parlant de l'île Bizard (page 236), prouvant ainsi qu'elle ne connaît pas le contenu de l'oeuvre !

En 1970 parut l'essai féministe de Germaine Greer «*La femme eunuque*» (page 191).

En 1971 parut l'essai de Pierre Gasca «*Rimbaud et la Commune*» (page 282).

#### La vie politique au XXe siècle :

Selon Catherine, le pape Pie XII aurait donné sa bénédiction à Mussolini (page 263), mais cette assertion est tout à fait contestable car le pape, en maintes occasions, s'opposa à la politique du Duce.

Est rappelée la guerre du Vietnam sur lequel «*les bombes pleuvent*» (page 118).

On voit surgir de façon tout à fait intempestive les noms de «*Pompidou, Baudoin, Trudeau*» (étrange trio : le Français et le Canadien gouvernaient leur pays, Baudoin n'était que le roi des Belges !) qui sont jugés «*corrects*» apparemment parce qu'«*ils ne veulent rien changer*» (page 14).

Est évoqué «*l'apostolat de Ralph Nader, jeune Américain en colère*» (page 241), célèbre dès les années 1960 par ses campagnes en faveur des droits des consommateurs, de l'écologie, la défense de l'«*intérêt public*». Dans le même ordre d'idées, fut, en 1969, lancé par le Québécois Tony LeSauter le projet «*Un Fleuve, Un Parc*» (page 143) pour protéger le Saint-Laurent, qui, entre le pont Jacques-Cartier et les îles de Sorel, était considéré comme moribond ; il voulait en faire un parc fluvial se prolongeant dans la nature.

André, étonné de constater que Lainou veut leur donner l'impression que lui et Nicole sont «*plus intéressants que tout, même*» que cet événement, évoque «*l'accession d'Allende à la présidence de l'Argentine, du Pérou, du Surinam, quoi encore*» (page 162), alors qu'évidemment il devint président du Chili le 4 septembre 1970. Mais cette fantaisie serait due à un effort de la conscience pour se protéger contre l'invasion de la logique extérieure qui exige qu'on soit «*au courant*» des grands événements de l'actualité ; leur importance est relativisée : «*ah l'importance des nouvelles, ce product*» (page 72).

### La situation politique du Québec.

Est rappelé le passé :

- «*La rébellion de 1837*» qui vit des patriotes des provinces du Bas-Canada (le Québec actuel) et du Haut-Canada (l'Ontario actuel) s'opposer au colonialisme britannique, l'abbé Perreault affirmant qu'au Bas-Canada «*c'est des curés qui ont animé ce mouvement*», et se prévalant de la perpétuation des «*valeurs françaises*» par le clergé (page 263).

- Les années trente, quarante et cinquante où le Québec fut dirigé par le conservateur Maurice Duplessis, dont le père de Roger Degrandpré était «*officier d'élections*» (page 137) ; où il fut soumis au clergé (d'où l'accusation de «*cléricalisme*» que Catherine porte sur l'abbé Perreault [page 263]) qui imposa une éducation puritaine (celle que donnèrent les «*sœurs*» à Lainou [page 135]), dont le contre-coup est la profusion de «*sacres*», jurons blasphématoires (les multiples «*hostie*» et surtout le «*Maudit Christ*» que profère Catherine [page 259] et sa menace : «*on va baisser vite en Christ dans son estime si on se met à bouder à cause qu'elle est de mauvaise humeur*» (page 260), l'abandon par les Québécois de tout un mobilier religieux («*le crucifix en bois du milieu du XIXe siècle où le Christ était sculpté à même sa croix*» qui se trouve dans le chalet de l'île Bizard, et que Catherine jette [page 244]).

Dans le temps où se situe l'action du roman, la province francophone qu'est le Québec dans la fédération essentiellement anglophone qu'est le Canada, est toujours sujette de la reine d'Angleterre (d'où les «*Postes de la Reine*» [page 97], la présence du visage d'Élisabeth II sur les billets de banque [page 221], la «*Cour du Banc de la Reine*» [page 243]) ; est toujours dominée politiquement, économiquement et culturellement par les Anglais. Les bourgeois que sont Roger et Catherine possèdent un chalet au bord d'un lac, «*comme les Anglais*» (page 191). De nombreux anglicismes ou mots anglais ont envahi la langue des Québécois.

Les Québécois partisans de la fédération étaient traités de «*fédérastes* » (page 263), terme qui, suggérant «*pédérastes*», leur prêtait une orientation sexuelle méprisée, mais qui ne fut pas une invention de Ducharme. Ils sont représentés, au Québec, par le premier ministre Bourassa (pages 123, 263), par le père de Catherine (qu'elle traite de «*con élitiste fédéraste*» [page 227], dont elle montre la colère à la suite de la mort de Pierre Laporte, qui tient à préserver son placement au «*Royal Canadian Trust*» [page 227]) ; et, à Ottawa, siège du gouvernement fédéral, par le «*tandem Pelletier-Trudeau-Marchand*» (pages 61, 68), «*tandem*» qu'on appelait en fait «*les trois colombes*», trois intellectuels québécois qui, en septembre 1965, se lancèrent en politique fédérale (si Jean Marchand et Gérard Pelletier se firent vite discrets, Pierre Elliott Trudeau devint ministre de la Justice, puis Premier ministre du Canada dès 1968).

Des nationalistes, qu'on appelle péjorativement des «*séparatistes*», désirent l'indépendance de la province, aspirent à un «*État du Québec*» (page 242). Ils sont représentés par Roger Degrandpré

(dont le nom est d'une joyeuse ironie, et qui représenterait Gérard Godin, le poète nationaliste, futur ministre du gouvernement du Parti Québécois, et compagnon de Pauline Julien), qui dirige "Les Petites Éditions", édite la revue de gauche trimestrielle "La bombe Q" (page 50), se veut le «sauveur du pays», le «rédempteur de races québécoises [pourquoi ce pluriel?]" (page 279), est «occupé à nettoyer le Québec» (page 43), à «décoloniser le Québec» (page 44), à «s'occuper de 30 Québécois qui pourraient se débrouiller tout seuls pendant qu'il y en a 125 000 sans job puis 6 000 000 sans pays» (page 126), veut «réaliser son idéal d'une société juste» (page 44). Il est entouré d'amis qui forment le «Bordel des Patriotes» (page 90), et, surtout, de Catherine, «intellectuelle engagée», «cinéaste de gauche» (page 76), «championne tout de suite debout de toutes les revendications des petits Québécois de la base» (page 267). Elle s'en prend au curé de Notre-Dame-de-l'île-Bizard qu'elle traite de «cléricaliste et de fédéraste» (page 263).

On voit aussi Laïnou manifester, après avoir vu le «dernier film de Marsil», un nationalisme culturel. En effet, le film lui fait porter ce jugement sur les Québécois : «Nous sommes tous des masturbateurs, des crosseurs [...] C'est dégueulasse ! Mais en même temps, comme c'est touchant, cette bassesse à laquelle nous réduit notre irréparable solitude.» (page 114).

Mais Catherine et Laïnou sont dépassées par le «F.L.Q.», Front de Libération du Québec, dont une des deux cellules (et non «quarante-deux», chiffre qui traduit bien la paranoïa qui régnait alors) avait enlevé le ministre du gouvernement québécois Pierre Laporte, et l'avait, le 17 octobre 1970, «exécuté», Catherine, qui est nationaliste [ou Ducharme?] acceptant curieusement la thèse de l'exécution (page 227), alors que l'otage se serait tué en tentant de s'évader.

Dans ce débat, les Ferron sont des spectateurs. André se moque de la «quhébétude» (page 68), alors qu'ils y participent tout à fait. D'une part, ils prétendent lutter contre l'envahissement de l'anglais ; d'autre part, André dit sarcastiquement à Catherine, qui leur reproche de «culpabiliser» «comme tous les Québécois de la base» (page 265) : «Merci beaucoup de travailler pour la décolonisation du Québec et le désassujettissement des troudkus comme nous» (page 123). Quand elle se plaint qu'il n'y ait «rien que des hippies, des séparatistes et des fédéralistes», André lui demande innocemment : «Tu crois plus au destin national des Québécois?» (page 112). À propos du «fameux "P.Q. mon Q."» inscrit sur le «vase-potiche» offert à Roger par Catherine, il affecte de «confondre Province de Québec et Parti Québécois» [parti qui lutte pour l'indépendance du Québec] pour pouvoir s'écrier : «Province de Québec, mon cul ! Ah c'est bon ! Ah je suis bien d'accord !» (page 108). Or, à la fin, ironiquement, les Ferron sont invités par Roger à travailler pour le Parti Québécois (page 282). Comme ils ne pourront s'y résoudre, il ne leur reste qu'à affronter leur «hiver de force», qui va commencer le «21 juin 1971», ce qui fait du roman un document strictement daté.

Les nationalistes québécois font preuve aussi de francophobie. Ainsi, à l'occasion de la présentation à Cannes du film qu'elle a tourné (pourquoi vouloir la reconnaissance de la France si c'est pour vomir contre elle?), Catherine déclare : «Ils vont savoir, ces cons-là, comment qu'on s'appelle ! On va leur montrer, aux Français, où qu'on se la met, leur petite culture bourgeoise florissante au Père-Lachaise ! On va leur en faire des "colons", de la "neige", des "Maria Chapdelaine" ! Dans dix ans, c'est eux qui vont se mettre à nos genoux pour qu'on les civilise ! Leurs enfants vont apprendre la grammaire joul puis c'est les pièces de Michel Tremblay qui vont les faire flipper à la Comédie-Française ! Ils sont pas dedans, man !» (pages 185-186). Notons que l'injure qu'est «colons» s'échange en fait entre Québécois ; que le roman du Français Louis Hémon, "Maria Chapdelaine", eut du succès avant tout au Québec ; qu'on attend toujours une «grammaire joul» ; que Michel Tremblay lança, en 1968, la vogue d'un théâtre vraiment dénonciateur de l'aliénation québécoise, et celle du joul, avec sa pièce "Les belles-soeurs" qui fut jouée en France (voir, dans le site, "TREMBLAY Michel").

'L'hiver de force' donne donc un intéressant tableau de la société québécoise des années 70.

## Intérêt psychologique

Du fait qu'André est le narrateur, il est en quelque sorte le seul personnage du roman, d'autant plus que sa sœur, Nicole, est comme son alter ego. Formant quasiment un être indivis, ils sont unis par une complicité qui n'est pas sans rappeler celle des deux personnages du "Nez qui voque" ou celle d'Ines Pérée et d'Inat Tendu.

Ils sont frère et sœur. On en a la preuve page 138 : le père d'André est aussi celui de Nicole. C'est encore suggéré page 220 par l'allusion au couple formé par «*Aménophis IV et Néfertiti*» auxquels ils s'identifient, l'un étant un pharaon d'Égypte plus connu sous le nom d'Akhnaton, l'autre étant sa femme ; or les pharaons avaient la réputation d'épouser leur sœur, ce qui est dû au fait qu'«épouse» et «sœur» étaient le même mot dans leur langue. C'est encore indiqué page 267 par le «*coup de pied fraternel*» de Nicole à André, par lequel elle le pousse à danser, et qui, avec «*le coup de coude*» par lequel elle l'oblige à accepter d'être le chauffeur de Catherine (page 128), prouve que, Québécoise typique, elle est plus énergique, plus décidée que lui, qui n'est guère viril, ne partageant des intérêts des mâles québécois, que définit Roger (il voulait «*traîner dans leurs tavernes [...] péter de la brew... parler hockey, chasse, char, millage par gallon de gaz*» [page 127]), que la bière et le hockey. André et Nicole pourraient être jumeaux si l'un n'avait vingt-huit ans et l'autre vingt-neuf. Invraisemblablement semblables, moralement identiques, bien que Nicole ait un côté maternel («*C'est moi qui le lave, cet enfant-là*», affirme-t-elle page 240) et est considérée par André comme «*si douce ! [...] si correcte ! [...] si loyale !*» (page 281), ils sont si étroitement unis que, se disant «*chère*» et «*cher*», leur dialogue est en fait comme un monologue. Ne s'exprimant que d'une seule et même voix, un «nous» souverain, on pourrait considérer qu'ils ne sont qu'un seul personnage, comme les deux côtés d'une médaille.

Ils ont passé leur enfance dans le «*rang Saint-Louis de la paroisse Saint-Joseph de Maskinongé*» (page 71), village où, apprend-on, «*quand on se voyait on se disait salut le cul et puis c'est tout*» (page 126). Leur père y était un agriculteur apparemment peu communicatif et peut-être violent, car, lors de la visite qu'ils lui font, ils n'ont pas grand-chose à se dire : «*Nos sangs ont couru trop longtemps les uns le long des autres pour que les mots puissent ajouter du sens à ce que nos sangs peuvent écouter, sans traverser, les uns dans les autres.*» (page 138). Ils furent éduqués d'abord à «*l'école Saint-Pierre*», où, même s'ils étaient «*les meilleurs en rédaction*», ils étaient dominés par Roger Degrandpré, qui demandait la permission de «*leu zexpliquer*» «*quand on ne comprenait pas le problème*» (page 71).

Dans ce village, apprend-on, on ne donnait pas de bises, «*quand on se voyait on se disait salut le cul et puis c'est tout*» (page 126). Mais on s'y soumettait aux rites catholiques : «*T'en souviens-tu, chère, quand on faisait brûler l'herbe sur le bord du fossé en revenant du Mois de Marie?*» (page 252).

Est-ce du fait de la relation difficile avec leur père ou de l'ombre imposée par leur camarade qu'ils étaient alors faibles, timides et même peureux, Ducharme leur ayant donné la timidité excessive dont il souffrirait ou jouerait? D'ailleurs, cette peur pourrait être celle même de l'avalément dont souffrait Bérénice dans «*L'avalée des avalés*» car André conseille de cesser de regarder une horloge «*de peur qu'elle t'engloutisse*» (page 35). Nicole indique : «*Depuis qu'on est ça de hauts qu'on craint, qu'on fuit, qu'on redoute, qu'on se cache partout, qu'on se serre l'un contre l'autre dans les petits coins pour pas que personne nous voie !*» (page 249).

De ce fait, dès ce temps-là, ils ont dû être unis par ce lien très étroit qui ne se définit pas aisément. Ils s'admirent (page 41), Nicole surtout admirant André qui, ne manquant pas de lucidité, constate : «*Rien n'est meilleur que la vivacité et l'attention que Nicole porte aux niaiseries que je dis ; l'obligation de la reconnaissance fait que Nicole peut dire ensuite toutes les siennes sans être interrompues.*» (page 29). Mais, appliquant son acide perspicacité jusque dans son appréciation de sa relation avec elle, il précise que c'est «*épouvantablement ennuyant de vivre avec moi*» (page 262), et n'accepte pas que, par tendresse, elle lui fasse des compliments qui contrediraient la vision qu'il a de lui-même :



«Nicole me regarde avec des grands yeux de vache-qui-regarde-passer-les-trains pour me faire sentir qu'elle me trouve beau. Elle m'écoeure assez dans ces temps-là !» (page 138). Il est vrai que si, elle, «avec sa peau lisse et satinée, avec sa petite face de minoune, est en masse belle pour deux» (page 95), si elle a «une taille de déesse» (page 264), si Catherine l'appelle «fée fille», lui n'est qu'un «petit gros» (page 152) ; il reconnaît : «Je suis bouffi et boutonneux, du nez, des joues, des fesses, tout partout» (page 95), et il est préoccupé par sa «ligne» (pages 16, 214), craint les moqueries de son père car il a encore grossi, aurait «un bon bedon tout rond !» (page 264).

Animés par une tendresse réciproque, ils se soutiennent : «Nicole, tout ce qu'elle peut faire, c'est me dire : "Prends sur toi, mon beau André, prends sur toi, cher." / Et moi tout ce que je peux faire c'est dire à Nicole : "Laisse-toi pas faire, ma Colline, laisse-toi pas avoir, chère ; sursum corda ; hosanna ; roffe and toffe !"» (page 172). Il tente de la reconforter lorsqu'elle a perdu son chat, ou lorsque Catherine l'a blessée, au chalet : «Pour lui montrer ma compassion j'essaie de lancer mes cailloux aux mêmes endroits qu'elle» (page 249).

Mais ils ne se contentent pas de s'admirer et de se soutenir : ces sortes d'androgynes vivant la réciprocité du même et de l'autre sont vraiment incestueux.

Pendant leur lecture de l'encyclopédie "Alpha", André fait à Nicole une caresse «sous la veste de son pyjama» (page 96).

André nous les montre dans leur lit commun : «On s'est collés, on s'est serrés. On a essayé de se perdre corps et maux l'un dans l'autre. On s'est pressés, fort, plus fort, pour abattre le mur, pour sortir, se déshabiter. Ça n'a pas marché. Ça ne marche jamais. Puis chacun a repris lui-même, chacun a ravalé comme un vomis sa personnalité.» (page 52). Lainou les envie quand elle les voit dormir «tout collés ensemble» (page 84).

Il rapporte : «Sous la douche, on se couche en chien de fusil, chacun pour soi. Puis on s'enlace, pour former un tout bien rond, n'offrir aucune prise au rabot. Sous les fouets glacés, on se serre, on se roule. L'étreinte, aveugle, s'exaspère, tourne au combat. [...] Donne ton sein, agnus dei pour planter mes poignards, pour éclater mes obus, pour que ma bouche pourrie morde et loge son venin, pour emmitoufler mon cri, l'endormir, le faire rêver. Mange mon nez, mange mes pieds, vorace-moi toute ; que tes dents crèvent les ampoules qui soulèvent ma peau, que tu lèches les goussets éclatées de tout ce mal. L'extrémité des caresses, c'est la mort.» (pages 153-154).

À un autre moment, André prend Nicole sur ses genoux, et constate : «On est bien parce qu'on se sent très unis et que ça développe une grande chaleur dans nos corps. Ses fesses brûlent mes cuisses et sous mes mains qui suintent, croisées sous son chandail, son ventre est moite.» (pages 229- 230).

À l'île Bizard, après qu'ils se soient jetés dans le lac, et qu'ils aient failli s'y noyer, son émotion est à son comble : «Quand j'ai pu déplier les bras, j'ai pris le visage de Nicole dans mes mains et je l'ai embrassé partout : j'aurais aimé mordre. Quand j'ai senti ses larmes couler, si chaudes parmi les ruissellements de ses cheveux glacés, je me suis blotti tout entier contre ses yeux. Je l'aimais comme un fou. Je me sentais, de tendresse, prêt à éclater. Et ça me rendait plus seul que le plus grand désespoir.» (page 258). Et ils se promettent de ne jamais se quitter, de se suicider si l'autre meurt.

Nicole a gagné à ce plongeon «quelque chose comme une pneumonie», mais, dans leur lit, il ne peut s'empêcher de s'unir à elle : «C'est cruel, mais c'est plus fort que moi : quand elle s'endort je l'embrasse et la serre jusqu'à ce qu'elle se réveille encore une fois. [...] Nicole... Ma petite Colline... J'ai besoin de toi...» Elle se met alors à le «flatter», c'est-à-dire à lui caresser les épaules, la nuque, puis lui propose : «Colle-toi», et il le fait, car «elle aime caler ses fesses dans l'épaisseur de mon ventre» (page 258-259).

Alors que, dans la prairie où ils ont retrouvé Catherine, ils sont surpris par la nuit, «Nicole grelottait mais c'était pour me réchauffer moi-même que je la serrais dans mes bras, mais c'était inutile. Ça passait complètement à côté, comme quand on essaie de se toucher dans un miroir.» (page 279).

Après sa crise, qui effraie Nicole, puis le coup de téléphone de celle-ci à Lainou, qui le met encore plus en colère, au point qu'il la frappe, que le sang gicle, André se ressaisit : «J'ai eu si peur de perdre ma Nicole que ça m'a comme dégrisé. Quand elle m'a pardonné, qu'elle m'a dit qu'elle ne m'en voulait



*pas, qu'elle ne pourrait jamais m'en vouloir de rien, je me suis abandonné au silence profond du soulagement, à la bonne chaleur que ça répandait dans tout mon corps.»* (page 281).

Comme on l'a vu : *«Ça n'a pas marché. Ça ne marche jamais.»* (page 52) - *«Ça me rendait plus seul que le plus grand désespoir.»* (page 258). Cette relation n'offre donc pas une possibilité de salut. Si ç'avait été le cas, elle aurait lentement pris le pas sur l'impossible relation avec Catherine. C'est que cette complicité sensuelle, n'aboutissant pas à un orgasme, est insatisfaisante. André et Nicole ont une sexualité étriquée qui les réduit à des caresses ou à *«se dézipper»* (page 31), à baisser la fermeture éclair de leur pantalon, pour se masturber devant la télévision où les émoustillent, en particulier, *«les attouchements»* entre les adolescents Phil et Vinca que montre le film *“Le blé en herbe”*, jusqu'à ce que survienne la femme mûre qu'est Edwige Feuillère, dont la *«savante concupiscence»* les révolte, qui est vue comme *«une sorte de statue molle consacrée à la gloire de la “difficulté d'être” (d'“être” riche, oisif et supérieur)»* (pages 31-32). Et, dans *“Les yeux cernés”*, Michèle Morgan est *«si grande dame qu'elle ne porte pas à terre, qu'on ne sera jamais assez mal pris pour se dézipper là-dessus»* (page 76) !

Si André, voyant des jeunes danser, *«des gars aussi jolis que des filles et des filles aux cuisses emmaillotées comme des jambons»* peut dire : *«on a envie de sauter prendre une bonne mordée quand la jupette vole»*, il manifeste le plus souvent une pudeur malade, un certain puritanisme qui fait que, au temps de l'École des Beaux-Arts, il était *«écoeuré»* par *«une fille [...] qui se déboutonnait devant tout le monde pour donner le sein à son bébé»* (page 126) ; qu'il est scandalisé par la conduite de Catherine qui *«couche à droite et à gauche par vertu»* (page 43), *«qui se mêle de changer l'amour (avec un grand Q)»* (page 255), c'est-à-dire de réduire l'amour à la sexualité. Quand ils imaginent le scénario qui aurait pu se dérouler lors de la visite du livreur à Catherine, ils évoquent avec dégoût un *«french kiss»*, l'accompagnant d'onomatopées dégoûtantes et de mots déformés par la jouissance (qui est peut-être suggérée par : *«Allez-vous me faire venir encore?»*, «venir» signifiant au Québec «avoir un orgasme» !). Ils condamnent les acteurs des films qu'ils regardent à la télévision en prétendant : *«C'est leur faute s'il n'y a plus d'amour, c'est eux qui l'ont dégradé en embrassant n'importe qui devant tout le monde pourvu que ça paie ou que ça fasse connaître.»* (page 29). Ils condamnent aussi leur voisine, la *«petite blonde bêcheuse»* : *«Elle ne bêchera jamais assez pour expier tous les péchés qu'elle fait au club Playboy !»* (page 48). Ils condamnent surtout Laïnou pour sa *«dépravation sexuelle»* qui lui fait croire *«en Éros, notre Cul Tout-Puissant qui êtes aux Dacieux»* (page 84). André ironise sur le film *“Pleasure Slaves”* qui présente *«des femmes toujours consentantes et constamment soumises, qu'ils disent»* (page 144), film dont on doute qu'il ait pu être alors diffusé par un canal de télévision québécois ! Nicole aussi est coincé : ils sont gênés quand ils entrevoient les seins de Catherine : *«On rattrape vite nos regards»* (page 194) et, quand Catherine veut la déshabiller, elle *«crie fort en sentant attaquée l'agrafe de son soutien-gorge.»* (page 264). Ils stigmatisent le désir car, s'ils se sont *«rincé l'œil sur les jaquettes des paperbacks for adults»*, André se scandalise : *«Tout le monde se veut, tout le monde se prend, tout le monde jouit la bouche ouverte comme sainte Thérèse d'Avila.»* (page 143).

Ces adolescents étroitement unis mais timides et inhibés ont pourtant eu, après leur lecture de *“Bourlinguer”* de Blaise Cendrars, envie de quitter leur village. Mais ils ne sont pas partis parcourir le vaste monde. Sans qu'on sache pourquoi et comment, car on n'apprend rien de leur parcours depuis l'école du village (ils auraient tout de même acquis les diplômes qui leur permettent d'être correcteurs d'épreuves), ils furent attirés par la carrière artistique, vinrent à Montréal pour y étudier à l'école des Beaux-Arts, ayant donc dû alors, étant d'autant plus désarmés qu'ils avaient passé leur enfance à la campagne, affronter la grande ville. Il semble qu'ils furent toujours en retrait dans le groupe de leurs condisciples, qui les intimidaient, dont *«quatre-vingt-dix pour cent [...] sont devenus célèbres»*, en particulier Marcel Marsil, qui y était déjà très péremptoire, et qui est devenu un cinéaste *«genre nouvelle vague»* (page 113). Ils n'y ont bénéficié peut-être que de l'amitié de Laïnou. Ils retiennent aussi de ce *«bon vieux temps»* le souvenir des succès de la chanson d'alors, celles de Mouloudji (page 77) ou de Boris Vian (pages 40, 121, 143). Suivant encore la mode, ils ont lu Sartre ; mais, avoue Nicole, *«on comprenait tout à l'envers ce que voulait dire “réaliser l'existential”... - (On croyait*

qu'il fallait fermer les yeux et regarder les mots tourner dans notre tête jusqu'à ce qu'ils ne veulent plus rien dire.)» (pages 14-15).

Cependant, l'enseignement qu'ils reçurent permit cet événement : «*Du 18 au 30 octobre 1966, Nicole et André Ferron exposaient à la Galerie du Début*» (page 150), elle ayant alors «*trouvé tous les titres toute seule*» (page 183). Ils eurent alors droit à une critique de Claude Jasmin. Est-ce lui qui les a «*mis dans le néo-surréalisme*» (page 139), ce qui est peut-être une allusion aux critiques sophistiquées de toutes sortes dont souffrit Ducharme à ses débuts? Quoi qu'il en soit, grâce à cette critique, ils obtinrent une subvention, «*des bidoux du Conseil des Arts*» (page 16), cinq mille dollars avec lesquels ils firent un voyage au Mexique (d'où le «*chandail touristique de Durango vieux de cinq ans*» de Nicole [page 16], la mention du «*signe mexicain "momentito"*» [page 241]). Ce fut le sommet de leur carrière.

Pourquoi ont-ils abandonné l'art? Pourquoi, même s'ils ont choisi le «*métier*» de correcteur d'épreuves ne dessinent-ils par plaisir? Ils ne le font que deux après-midi de suite, dans le parc Lyndon-Johnson, devant la demeure de Catherine, constatant alors : «*Comme c'est bon, tout à coup, après si longtemps, dessiner, copier, ou imaginer des invraisemblances et trouver les lignes qui les font voir... Nicole fait passer des voiliers sales et déchirés entre les lampadaires de la rue Dunlop, si chic. Je fais tournoyer flammes et fumées dans le bassin où Cupidon, juché sur une vasque, se fait arroser par cent canards. Nicole se dépêche de terminer ses croquis pour me les montrer. Je me hâte de compléter les miens pour qu'elle me dise comment quelle [sic] les trouve. On se complimente.*» (page 178) - «*J'ai terminé "Chat se reposant après une longue marche". Je m'attaque à "Jeune Femme dessinant sa lime à ongles en buvant sa bière". [...] Nicole dessine vraiment sa lime à ongles.*» (page 183). Dans le premier cas, les dessins ont quelque fantaisie ; dans le second, ils sont hyperréalistes, sans que ce changement de style reçoive une quelconque explication. Ils traduisent encore «*dans le style cartoons : avec des dialogues en bulles et tout*» (page 179) la visite que le livreur fait à Catherine. On a ainsi quelques aperçus de leur talent possible, dont elle dit (par politesse?) qu'ils l'impressionnent beaucoup.

Mais, finalement, ces artistes peintres, qui ont «*peinturé*» en vert et en bleu les chaises, en rouge la table de leur appartement, faisant du «*pop*» alors que «*le mot n'existait même pas*» (page 59), qui ont envisagé de «*peinturer psychédélique*» le «*réservoir d'huile à chauffage*» du chalet (page 238), révèlent vraiment leurs capacités quand ils «*peignent*» le chalet !

Quand André commence sa narration, ils sont, plus de dix ans après leur arrivée à Montréal, toujours aussi faibles tant physiquement que mentalement, toujours des êtres fragiles qui s'enferment pour se protéger, toujours désarmés pour affronter la vie, errant dans la grande ville, lieu réglé et logique, comme ils erreraient dans un musée de bizarreries, refusant de comprendre les signaux usuels de la vie urbaine, toujours deux grands enfants, même si pourtant ils se sentent «*vieux*» (pages 263, 283), deux enfants qui sont incapables de devenir adultes, qui refusent l'âge adulte avec ses responsabilités, ses compromis, qui ne veulent pas s'intégrer à la société.

La faiblesse des Ferron s'expliquerait, selon leur amie, Laïnou, parce qu'ils sont «*trop sensibles*» (page 47). Ils ne se fient qu'aux seules sensations. Ils ne valorisent pas les sens, ne font que les reconnaître, mais leur accordent une primauté, à cause de leur efficacité indéniable, et de leur caractère absolu, irréductible à l'analyse intellectuelle, d'où l'explication par le refus de toute explication : «*On ne boit pas les premières gorgées d'un café, on les siphonne, on les teste... "C'est chaud." Oui, Nicole. Oui ! oui ! C'est vrai : c'est chaud. C'est chaud et puis c'est tout ; il n'y a que ça.*» (page 49). Une seule sensation, celle que procure l'alcool, donne lieu à une explication ; mais, tout de suite après, André nous fait habilement savoir que cette sensation ne saurait avoir de sens en dehors d'elle-même, puisqu'elle est incompatible avec toute logique du monde extérieur : «*À jeun tu as beau chercher, creuser ta tête, passer des journées à ça, tu n'arrives pas à comprendre ce qui se passe. Après deux Bloody Mary, ça vient tout seul, tu le sens, tu l'as : le sens de la vie, c'est d'être soûl. Et alors tu commences à parler comme un vrai Verbe Incarné. [...] On monte la rue Rachel complètement d'accord avec tout. La croix luit sur la montagne et les bombes pleuvent sur le Vietnam, de quoi qu'on se plaint? Pas du tout ironiques, satiriques, sardoniques. Juste de bonne humeur.*» (page 118). En deux mouvements, André annula donc la «*solution*» qu'il semblait esquisser. L'alcool

n'est pas une solution, parce qu'il ne fait qu'effacer temporairement la douleur, ou l'indignation face à la douleur des autres.

Les sensations agréables sont décrites comme des absolus un peu absurdes, inexplicables parce que tellement contraires à la cruauté fondamentale que les Ferron ressentent. Le plus souvent, les bonnes choses de la vie sont acceptées avec passivité, comme un cadeau inattendu et illogique. Ils apprécient la beauté avec des «*c'était beau*» qui expriment toujours l'impossibilité implicite de pouvoir entrer plus avant dans la beauté pour en capturer le secret :

- «*C'est la chanson "What it is" qui joue, à tue-tête. C'est beau. Le chanteur noir crie "What it is !", le chœur noir répond "What it is what it is what it is !". Ça continue comme ça, sans fin.*» (page 201).

- «*On s'assoit par terre au milieu de la pièce [...] en écoutant la radio, quand c'est bon. Janis Joplin chante "Me and Bobby MacGee". "Feeling good was good enough for me and Bobby MacGee..."*» (page 212) ; c'est que la chanteuse manifeste les mêmes convictions qu'André (primauté de la sensation, méfiance envers le sentiment nettement exprimé) mais s'en trouve satisfaite !

- «*À la Patate Dorée, on s'est tapé des frites et des hot dogs [...] C'est bon manger quand on a faim.*» (page 239).

- «*Il ventait ; l'haleine du lac relevait l'un après l'autre les larges bords du chapeau de Catherine, [...] c'était beau.*» (page 239).

Ils sont particulièrement séduits par la nature :

- «*On a regardé le soleil se coucher, reposer ses ailes rouges d'un bout à l'autre de l'horizon, colorer les érables en arbres de Noël. Si on avait eu un kodak on aurait pris des photos, comme des touristes. C'est con (comme dirait Laïnou) mais c'était beau.*» (pages 179-180).

- «*C'est beau. Derrière, à perte de vue, le lac des Deux-Montagnes.*» (pages 237-238).

- «*Que c'est beau du chiendent quand c'est haut, quand c'est assez dru et profond pour que le vent y roule comme sur l'eau.*» (page 252).

- «*On s'est retrouvés dehors. C'était beau : il ne restait plus de ténèbres que dans l'herbe et les arbres, qu'elles enrobaient comme de la peinture.*» (page 257).

- «*Les fleurs, ça nous émeut*» (page 206) - «*On est émus. On se dit que le jour où ils ne laisseront plus pousser les fleurs ils vont perdre deux joueurs*» (pages 254-255).

Mais, entre le séjour à Beloeil et celui à l'île Bizard, l'intérêt des Ferron pour la nature se limite à la lecture de 'La flore laurentienne', au projet absurde d'apprendre par cœur ce livre, alors qu'ils habitent face au «*bassin de nature déversé par la montagne*» (page 34), qu'ils sont donc au pied du mont Royal, vaste et magnifique parc au cœur de la ville ; ils pourraient le parcourir quotidiennement au lieu de lui tourner le dos pour hanter des bars !

Parce qu'André ne se fie qu'aux sensations, dans le domaine des relations humaines, il se fie à leurs analogues, les émotions, qu'il place par-dessus tout. Et là encore, cette primauté qui leur est donnée a pour conséquence qu'aucun comportement humain, aucun illogisme dans les relations interpersonnelles, n'a besoin d'être expliqué. Il n'a qu'à être ressenti, et exprimé : «*tout ce qui est trop (n'est pas) exprimable*» en mots (page 86). Il note que, dans le monde où il évolue, l'émotion franche, à laquelle ils aimeraient s'adonner, est à peine tolérée : d'où la difficulté. «*Tout le monde est obligé de se retenir, de s'empêcher de se donner. Les gens ne veulent que ton plus petit peu.*» (page 150). Conséquence directe de cette retenue malsaine, ou cause directe, un égoïsme individualiste, qui n'a que faire du dévouement, ou de la compréhension : «*Les gens n'aiment pas que tu les achales avec tes problèmes [...] ils détestent ça, ça les déprime, ça leur gâte le reste de la journée. Ils t'en veulent puis tu n'es pas plus avancé, au contraire.*» (page 174). Avec Catherine, ils font bien attention «*de ne pas se montrer aussi collants qu'on l'est tout naturellement qu'elle ne nous a pas encore envoyés chier.*» (page 146).

On comprend qu'ils aient été émus par «*"David and Lisa" (le seul film qui nous ait fait pleurer)*» et qui pour eux «*est le seul bon film qu'ait fait Frank Perry*» (page 147) : c'est l'histoire de l'amour qui naît, dans un centre de traitements, entre deux jeunes gens victimes de désordres mentaux !

André exige des preuves émotives de ses semblables, sans quoi leur sentiment n'a pas de réalité pour lui. Parlant de Catherine qui leur téléphone, il constate : «*C'était des plaintes et des lamentations, mais elle les articulait, et ça nous frustrait un peu. Ça manquait de ferveur et de pleine*

*confiance en nous. On a peur [...] qu'elle se soit privée d'aller au bout de sa cohérence, de gémir, oui oui, comme un animal [...] Ça aurait été bien qu'elle s'abandonne et qu'elle gémissse, doucement, jusqu'à ce qu'elle s'endorme et que le téléphone lui tombe des mains.»* (page 86).

Il estime que les êtres «courageux» ne sont en fin de compte que des insensibles : *«La Symphonie no. 8 de Ludwig van Beethoven c'est triste. On se dit que les gens qui peuvent écouter ça sans se lancer tête première contre les murs ont une force morale exceptionnelle. Mais peut-être qu'ils sont juste insensibles. Il ne faut pas mélanger force morale et dureté, comme tout le monde. Qu'est-ce qui a une plus grande force morale qu'une roche? Rien ne peut déprimer une roche.»* (pages 157-158).

Pourtant, reconnaissant qu'ils souffrent, ils enlèvent toute fausse gloire à cette souffrance avec une prétention au stoïcisme : *«Ça fait mal ! Allons donc, ça a l'air de quoi? On souffre... Y a-t-il rien de plus commun, vulgaire, vil, de plus tripoté par toutes sortes de mains visqueuses, de plus roulé dans toutes sortes de lits détremés?»* (page 27).

Il reste qu'ils montrent le plus souvent une sensibilité trop facilement blessée. Et, si la sensibilité est une qualité, cette hypersensibilité facilement écorchée devient un grave défaut quand on a vingt-huit et vingt-neuf ans, qu'il s'agit, pour survivre, de composer avec le monde urbain, même s'il est froid et cruel. Leur angoisse vient d'une incompatibilité irréductible entre leur sensibilité et le monde extérieur, d'une difficulté à faire face à l'injustice des relations interpersonnelles.

Ils reconnaissent leur faiblesse, disant être des «*téteux épais*» (page 21), des «*peureux*» (page 64), des «*jeunes gâteux*» (page 95), «*des natures insécures et immatures*» (page 123), des «*déliçats*» (page 149), des «*perdants-nés*» (page 160), «*pas des cruels*» (page 182), des «*médiocres sublimes*» (page 192), «*du genre complexé, de ces personnes qui remettent leur mérite en question à tout bout de champ [...] Quand quelqu'un nous dit qu'il nous aime, [nous] grimpons dans les rideaux : "Non ; ça se peut pas ; on est trop épais..."*» (page 256). André déclare : «*Les problèmes, c'est une chose qu'on n'est pas capables prendre*» (page 129).

Ayant peur de l'automobile, il en donne une raison idéologique : «*Je crie depuis que je suis tout petit que je ne toucherai jamais à l'automobile, cet instrument puant, étouffant et asphyxiant d'aliénation, qui a tué tous mes chiens et mes chats, ce piège où est tombée la famille, qui l'a désunie, diminuée, déshonorée... ce n'est plus à qui aimera le plus son frère, c'est à quel frère aura le plus beau char.*» (page 129). On peut mettre en doute qu'il soit un défenseur de la famille. Retenons seulement qu'il ajoute : «*Et puis j'ai peur des accidents.*» (page 129). Aussi avoue-t-il que, dans la Citroën que Roger conduit sur la route de Dorval, «*on avait trop peur de mourir dans un accident*» (page 104) ; que, en route vers Maskinongé, Nicole ayant pris le volant à l'instigation de Lainou, il pense que «*partis chercher un extrait de baptême, [...] on va revenir avec trois certificats de décès*» (page 136). Il ajoute : «*Si je m'endormais, ce ne serait pas grave "en-soi". Mais "pour-moi" je ne pourrais plus secouer frénétiquement la torpeur de Lainou toutes les cinq minutes et il n'y aurait plus personne pour empêcher notre recrue de nous assassiner.*» (pages 136-137).

Atteint d'une raideur qui confine à la paralysie, sorte de défense ultime contre les manifestations trop franches de la vie extérieure, il est incapable de répondre à l'espièglerie de Catherine qui, dans le parc, «*se roule par terre*», l'«*attrape par un pied pour [le] faire tomber*» : «*Je suis trop gauche pour me chamailler*» (page 185), ajoutant, en guise d'excuse : «*N'est pas enjoué qui veut*» (page 185). Il sera encore plus désemparé, se sentira «*persécuté*», lorsqu'elle voudra le faire danser sur la piste du Manoir du Bord-du-Lac, au son de, quel choix ironique ! «*Release Me*» (page 267).

La confiance en soi qui fait défaut aux Ferron leur semble s'épanouir chez les autres : les secrétaires sont, à l'image de Sex-Expel, «*heureuses d'exercer de l'importance, pleines de l'assurance (que leur donne l'atomiseur Sprainet)*» (page 126) ; les artistes Raoul Pratte et Reinette Duhamel sont des «*gens assez trop sûrs d'eux*» (page 104) ; et Catherine, naturellement, «*est sûre d'elle ; elle ne fournit pas quarante-deux explications sur chaque geste qu'elle pose*» (page 242). Dans l'aéroport, ils se hâtent, en ayant l'impression d'être méprisés par «*les beauté fatales*» des comptoirs (page 221). Les cris de Catherine (toujours près de la crise nerveuse) les figent (page 224). Ils sont effrayés par la marijuana qu'elle leur propose, André invoquant, pour la condamner, des arguments qui semblent simplistes, puisqu'il parle de «*risquer de s'obscurcir le cerveau pour le reste de notre vie*» (page 247).

C'est avec une gêne incontrôlable qu'ils se soumettent lorsque la brute qu'est Pierre Dogan leur dit de baisser le son de la télévision (page 193). À propos de celle-ci, on pourrait remarquer qu'ils l'opposent aux bavardages des «autres» ; que, paradoxalement, à ces êtres qui sont faibles, elle rend possible une communication qui apparaît trop risquée avec les «autres» ; qu'elle leur permet d'exprimer leur mesquinerie en réprimandant l'écran (comme le font les Grenouille dans le film d'Étienne Chatiliez, *"La vie n'est pas un long fleuve tranquille"*).

Cette attitude de soumission, André la justifie par une sorte de masochisme religieux, qui explique le côté pathologique des exagérations explicatives d'André : *«À force de te faire fourrer tu deviens comme fataliste, résigné, doux, mou sous les coups [...] Après t'être bien fait fourrer, tu te sens comme mieux. Tu te dis : j'ai eu ma punition, maintenant je suis quitte. (Ceux qui ne se trouvent pas hideux, visqueux, encombrants, salissants, vraiment pas serviables, utilisables, lavables, repassables, portables, ne saisiront pas l'astuce de ce raisonnement... ki manchent de la marde !) Donc, on se sent absous, pour le moment, d'être des mauvais êtres humains, des ratés amers, des épais envieux.»* (page 158).

Masochistes, ils dérivent aussi vers la paranoïa, André le reconnaissant avec une sorte de sincérité pathétique : *«Hé ! on est devenus paranoïaques. Pas de paranoïa de fantaisie ! De paranoïa de quand tu souffres !»* (page 14). Les Ferron se considèrent persécutés par une force aveugle et anonyme qui prend les formes multiples du monde extérieur qui veut leur malheur, qui n'existe que pour les rendre de plus en plus désespérés. Ils considèrent les autres (désigné par un «ils» imprécis : *«Ils ne prévaudront pas»* [page 32]), comme soucieux de leur faire du mal, André affirmant que *«Les gens qui réussissent réussissent exprès pour te faire chier, bonhomme»* (page 37), car, dans cette optique négative, ils pensent qu'un complot permanent les guette. Ce mal permanent, omniprésent, par lequel ils se sentent attaqués est incarné aussi par un «ça» sans pitié, qui se trouve sur leur chemin, et qu'ils détestent.

Trop fermés sur eux-mêmes, ils ne sont pas capables de trouver du réconfort, d'entrevoir une solidarité possible, même quand ils rencontrent Louis Chartrand, dont ils constatent pourtant qu'il est *«un gars dans notre genre, un raté total plus ou moins volontaire, qui se dit tous les après-midi en se levant qu'il ne faut pas s'en faire avec la vie (la mort est tellement plus importante) mais qui ne peut empêcher le fiel qu'il ravale à mesure de mousser un peu aux coins de sa bouche.»* (pages 197-198), qui partage leur malheur jusque dans sa vision du monde. Ils ne commentent pas plus cette rencontre dont, trois lignes plus loin, on apprend pourtant qu'elle a duré de l'après-midi jusqu'au milieu de la nuit : ils ne parlent que des résultats physiologiques de leur beuverie. Voilà un silence significatif.

Rien de ce qui est positif ne peut être accepté comme tel : *«Quand ça va bien on se méfie, on se retient, on guette ; c'est toujours signe que ça se prépare à aller mal.»* (page 157) - *«On était peut-être trop heureux, et ça nous a peut-être inquiétés et mis sur la défensive à deux ou trois reprises.»* (pages 235-236) - *«Le bonheur c'est le temps que dure la surprise d'avoir cessé d'avoir mal»* (pages 41-42). Ils n'envisagent d'autre moyen de défense que l'inaction, et la choisissent.

En effet, ils proclament : *«On a décidé de jouir de notre platitude.»* (page 67) - *«On va rester blottis au fond de notre trou»* (page 111). Ils passent donc le plus clair de leur temps dans leur petit appartement, où ils en viennent à faire tout le contraire des gens ordinaires, qui valorisent le travail, se réfugiant dans la paresse (*«On fait sacrement bien de perdre tout le temps qu'on peut.»* [page 255]), se cachant, échappant aux obligations de la vie en collectivité qui leur paraissent absurdes et inhumaines.

Ils ne font pas le ménage (page 34). Ils ne se soucient guère d'hygiène (*«Nous on a rien que notre derrière à s'occuper puis ça force pour qu'on se lave...»* [page 126]) jusqu'à ce que se produise un sursaut où la propreté, cette autre valeur au-dessus de tout soupçon, a droit à sa caricature : *«C'est le signal que c'est fini les folies, que c'est le temps qu'on réagisse. Déshabillons-nous et lavons-nous ; avec le New Ajax, avec la brosse à plancher, oui oui ! Nettoyons-nous, genre extirper la saleté de tous les interstices, oui oui ! On sent qu'on va se sentir mieux quand on sentira bon.»* (pages 153-154). Ils sortent la nuit et dorment le jour : *«Le problème c'est qu'on se lève trop tôt. Avant le soir, il y a trop de monde qui travaille, c'est suffocant ; on se sent comme exclus, comme à part, comme dans un*

ghetto.» (page 213). L'après-midi, période de la journée où «*ceux qui ont un idéal*» en profitent pour «*travailler dur*», leur semble «*catégoriquement inutile et superflue. Si on faisait nous-mêmes les jours, on les ferait noirs d'un bout à l'autre.*» (page 212).

En effet, la lumière, qui les découvre à la face des autres, qui les réintègre de force dans la foire des activités conventionnelles, qui exige d'eux un maintien «correct», qui voudrait les remplir d'une chaleur énergique, est honnie : «*On ne peut pas aller dehors. Il fait trop soleil. Tout luit [...] Tout jouit. On sent que les bourgeois s'ouvrent partout, même le long des antennes des Ford Torino. C'est dégoûtant. On n'est pas capables de sentir ces chaleurs, ces ruts.*» (pages 145-146). Ils éprouvent de la répulsion devant l'éclatement du printemps : «*Plus il fait beau plus on trouve ça dur. Les gens qui aiment le printemps nous puent au nez d'avance ! C'est des sado-masochistes !*» (page 52). Ailleurs, comme ils marchent «un coup», André dit : «*On respirait le soleil comme des nageurs avalent de l'eau.*» (page 171). Ils apprécient le «café 79» où «*il fait noir. Comme on aime.*» (page 53).

Pour gagner quelque peu leur vie («*le peu de vie que nous gagnons*» [page 50]), ces artistes dont la carrière a vite avorté ont curieusement opté pour une activité routinière qui est aux antipodes de la liberté d'inspiration et d'exécution que demande et permet l'art. En effet, ils profitent de petits contrats de «correcteurs d'épreuves» (page 50), comme Ducharme le fut aux journaux «Montréal-Matin» et «Québec-Presse». Ils connaissent par cœur «*la grammaire Grevisse*» (page 50), montrent bien leur souci de la qualité de la langue, se moquent de «*fautes de bon sens*» (le «*tandem Pelletier-Trudeau-Marchand*» [pages 61, 68] - «*son premier baptême de l'air*» [page 61] - «*Aux nouvelles sportives, l'instructeur des Canadiens a commenté en ces termes la tenue de Chuck Arnason durant les séries éliminatoires : "C'est un futur joueur d'avenir." Fuck ! Pourquoi qu'il se prive? Pourquoi pas un futur jeune joueur d'avenir prometteur? De quelque côté qu'on tourne la tête c'est déprimant.*» [page 79]). Ils prétendent tenir à leur «job» : «*On aimait ça corriger ; plus on trouvait de fautes plus on était contents. [...] C'était pas la paie qui comptait, c'était le devoir accompli.*» (page 162). Révisant ainsi un journal de quartier, «*Le réveil de Montréal-Nord*», André constate : «*Les sports et les potins artistiques sont rédigés par une bande d'épais et corrigés par une bande d'ignorant [sic], ce qui fait que les lecteurs deviennent une bande de crétins.*» (page 61). Il prétend : «*La seule chose AU MONDE à quoi on tenait vraiment [...] : c'était notre job*» (page 162), mais ils ne font pas leurs corrections animés par une quelconque conscience professionnelle, plutôt par un certain sadisme : «*On est contents quand on trouve une erreur. Ils [leurs clients] sont contents qu'on prenne ça au sérieux tant que ça. (Ils pensent qu'on veut les aider ; on veut juste se payer leur tête.*» (page 62). Et ils ne pratiquent cette activité qu'«à la pige» (page 50), à temps perdu, très sporadiquement, car ils recherchent l'emploi le moins «prenant» possible, déclarant : «*Nous nous enorgueillissons d'être à la pige. Faire une carrière de correcteur d'épreuves ce n'est pas notre genre. Notre genre c'est la grandeur. C'est les loisirs absolus ou une job payante. Une situation. \$250 par semaine à se tourner les pouces dans une compagnie de publicité.*» (pages 50-51). Et, se brouillant avec l'imprimerie qui leur donnait du travail, ces «drop-out» sabotent même cette source de revenus parce qu'ils sont en fait incapables de s'intégrer au monde du travail. La perspective que trace André : «*On va rester assis tranquilles au pied de l'échelle sociale avec nos problèmes d'argent puis on va faire bien attention qu'ils ne paraissent pas*» (page 21), révèle bien la contradiction inhérente à leur attitude : à la fois, ils se plaignent et se félicitent de leur état. C'est peut-être pour obtenir «*les loisirs absolus*» qu'ils ont acheté un billet de «*Mini-Loto*» (page 16), morceau du rêve populaire (que les artistes et surtout la bourgeoisie Catherine mépriseraient probablement). Quant à la situation, la «*grosse job dans la publicité*» (page 20), qu'ils sollicitent de Roger Degrandpré, car ces «*crottés*» sont aussi des «*téteux*», ils ne pourraient l'accepter puisque, dans sa lettre de rupture (page 282), Catherine leur parle d'un «*travail dans la publicité*» mais pour «*des nationalistes*», ce qui, «*métaphysiquement parlant*» [!], pourrait en effet les gêner puisqu'ils ont multipliés les sarcasmes contre le Parti Québécois !

Ce travail sporadique laisse aux Ferron beaucoup de loisirs. Ils les utilisent à différentes activités, les unes tout à fait futiles comme le lent épluchage, par Nicole, d'une orange, et la disposition minutieuse des pelures (page 100-102), comme le bavardage («*Nous avons parlé pour ne rien dire. Rien n'est meilleur que la vivacité de l'attention que Nicole porte aux niaiseries que je dis : et l'obligation de la*

reconnaissance fait que Nicole peut dire ensuite toutes les siennes sans être interrompue.» [page 30] ; d'autres moins futiles mais guère utiles, dont des lectures qui marquent une significative sortie de la littérature :

- La lecture du «*Quillet Flammarion*», du «*Petit Larousse*», de «*l'encyclopédie Iroliet*», des fascicules de l'encyclopédie «*Alpha*» en suivant l'ordre alphabétique (comme l'Autodidacte de «*La nausée*» de Sartre qui veut parcourir ainsi systématiquement tous les livres de la bibliothèque municipale) ; ils n'en sont qu'à la lettre B (pages 79, 96), d'où les mentions de «*MIKHAIL BARCLAY DE TOLLY*», «*JOHN BARDEEN*» et «*JUAN ANTONIO BARDEM*» (page 79), puis de «*BELO HORIZONTE*», «*BELOUCHISTAN*», «*BENARÈS*», «*BENEDETTO DA MAIANO*», «*BENGHAZI*», «*BENOIT DE NURSIE*», «*BENTHOS*», «*BERBERIS*» (page 97). Mais ils y ont aussi appris les noms des cris d'oiseaux (page 67), et voudraient trouver «*le langage des fleurs*» (page 67), langage mythique par excellence, qui a pour effet de ramener les autres langages à leur fonction d'usage, de consommation plus que de communication. Ils acquièrent ainsi des connaissances un peu dérisoires, une érudition inutile, mais dont ils sont fiers car elle les distingue des autres qui sont «*des barbares*».

- La lecture et la relecture de «*La flore laurentienne*», leur livre de prières familial, leur «*sacrement*» : «*C'est la troisième fois qu'on reprend ces pages, on commence à les connaître, mais ce n'est rien par rapport à notre idéal. On a dans la tête de les apprendre par coeur, c'est l'affaire de toute une vie, c'est exaltant, cent fois sur le métier, might as well... can't dance.*» (page 69). Ce projet absurde est une perversion de l'acte normal qu'est la lecture d'un livre, un défi aux rituels les plus inoffensifs et les plus acceptables. D'ailleurs, ils échouent : «*On n'avance plus. On reste bloqués à l'Amaranthus graecizans, ... Cette semaine, on a lu l'Amaranthus retroflexus, ... et ça nous a tout pris. On n'a plus le goût. C'est comme ça que les carrières foirent.*» (page 149). Cependant, grâce à cette lecture, ils peuvent reconnaître les plantes qui se trouvent au bord de la route à l'île Bizard ;

- L'écoute de la radio qui sert de bruit de fond, et, sur le «*pick-up*», des disques qui sont jetés après usage ;

- Surtout, le visionnement, à la télévision, des matchs de hockey et de tous les films qui y passent, même les films insignifiants, que le «*canal 10*», qui est commercial et très populaire privilégie. Si, parfois, ils les regardent en tournant le bouton pour en faire «*une macédoine*» (page 144), le plus souvent, ils leur accordent une grande attention, comme en attestent les commentaires du «*Blé en herbe*», par hasard un bon film et qui les émeut (pages 31-32), et de «*Comment qu'elle est*», un film insignifiant qui les agace mais pour lequel ils décident : «*On va s'appliquer*» (pages 32-33), ce qui fait qu'ils peuvent plus tard s'amuser à en répéter des répliques (page 37). En effet, les paroles les intéressent beaucoup plus que les images : André rapporte surtout ce qui se dit, bien peu ce qui se voit. Parfois, ils se projettent dans le film télévisé : «*À cette heure on est à Venise. C'est le jour des noces de Sangrigo Bembo et Eleonora Remi*» (page 51). Ces films ne sont jamais perçus comme des œuvres d'art, qui seraient matière à réflexion permettant de développer son sens critique. La plupart sont des œuvres médiocres qui n'expriment, littéralement, rien, qui proposent des paroles vides, un bavardage sans fin qui ressemble au discours social ambiant ; elles provoquent chez eux «*l'anathème, les potins, les farces*» (page 14). Mais ils s'abandonnent à cette compulsion jusqu'à l'écoeurement : «*Il n'y a rien de plus déprimant que Doris Day et Cary Grant dans "To Catch a Thief". C'est ce qu'on est en train de se taper. On fait exprès, on veut se rendre malade. On fait une expérience, une exploration. [...] On n'en revient pas. On dit : "C'est pas vrai ; c'est pas possible que ce soit pour aboutir à ça que ça fait presque trente ans qu'on surnage, qu'on se cramponne pour pas s'étouffer !"*» (pages 202-203) - «*Là, on regarde "Rendez-vous avec Callaghan". C'est un film policier anglais fabriqué en Italie avec des acteurs américains de troisième ordre. C'est l'histoire d'un détective privé. [...] Décidés à jouir de tout, nous sommes pendus à ses lèvres.*» (page 39). Ils se demandent même : «*C'est peut-être les films comme ça qui sont à l'origine du cancer*» (pages 202-203).

Ils ne vont pas voir les films qui passent dans les salles, tel «*Le conformiste*» de Bertolucci, qui bouleversa Catherine, ce dont André se plaint : «*Tout le monde va voir des films strordinères puis tout le monde revient stomaké.*» (pages 140-141), «*La Chinoise*» de Godard (page 143), «*Les clowns*» de Fellini (page 266). Pourtant, ils désiraient regarder «*Une affaire de coeur*» de Dusan Makavejev, prétendant (ne serait-ce pas de l'ironie?) : «*on adore le cinéma yougoslave*» (page 129).

Ils regardent aussi les «annonces», et, s'ils pensent «*que s'il n'y avait jamais d'annonces à la TV il n'y aurait pas de révolutions.*» (page 117), ils ne manquent pas aussi de s'en pourlécher.

Le rôle donné à la télévision est si important que la narration est sans cesse trouée par ce qui se dit à l'écran (ils ont peur que Catherine ne les appelle au téléphone pendant qu'ils regardent un film d'horreur ; ils sont tristes parce qu'elle n'a pas téléphoné à l'heure prévue au moment même où les Canadiens de Montréal se font éliminer des séries éliminatoires). Et l'appareil lui-même les fascine : «*Nous avons éteint la TV ; ça ne nous empêche pas de la regarder.*» (page 24).

À cette volonté de médiocrité, à ce mépris de soi profondément enraciné, se joignent un immense orgueil, une mégalomanie délirante. Les Ferron sont déterminés à ne pas devenir comme la secrétaire des «*Petites Éditions*» (dont ils détestent l'ambition), ou comme Ginette, la serveuse au «*Café 79*» (dont il leur faudrait mériter l'affection, «*comme à l'école : en montrant qu'on a un idéal, les ongles nets et qu'on travaille dur pour réussir*» [page 53]), ou encore comme leur voisine, la «*petite Allemande blonde*» et «*bêcheuse*» (qui serait «*bunny*» au Club Playboy).

Ils affirment : «*Nous voulons absolument nous posséder nous-mêmes tout seuls, garder ce que nous avons (qui est si fugace qu'il est parti ou qu'il a changé aussitôt que nous croyons l'avoir trouvé, vu, nommé), dont le plus apparent est justement notre haine pour tout ce qui veut nous faire "vouloir" comme des "dépossédés".*» (page 14).

Ils sont prêts à sacrifier l'amitié et la sollicitude de Laïnou : «*Tout ce qu'on faisait avec elle, on est capables de le faire tout seuls.*» (page 19).

Ils veulent se détacher de la masse, de la souffrance en groupe : «*Ça fait trop de monde comme nous, ça nous écoeure. C'est notre dégoût de la grosseur du tas des écrasés du coeur qui va nous sauver. Notre mépris et notre orgueil vont nous lancer comme des moineaux hors des tunnels d'égout où tout ça bave, pue, se vautre. PAS NOUS ! Plus il y en a, moins c'est fait pour nous. PAS NOUS !*» (pages 27-28). Et ce «*PAS NOUS*», qui s'écrit toujours en majuscules, devient le leit-motiv de leur volonté de ne pas être conformes, le cri de ralliement de toutes leurs forces intérieures pour une sorte de mobilisation générale : «*On s'est dit qu'au fond c'est bien qu'on n'ait plus notre petit lit dans notre petite chambre, comme tout le monde... PAS NOUS : c'est notre cri du coeur*» (page 188) - «*Là, dans le feu de l'action, on ne sait plus ce qu'on pense, qui est justement qu'on ne veut pas faire comme tout le monde, qui est qu'aussitôt que tout le monde - surtout ce genre de monde - fait une chose, cette chose nous écoeure, qu'on s'écrie PAS NOUS.*» (page 248). Ils ne veulent «*pas se gargariser avec les mêmes titres et les mêmes noms que tout le monde.*» (page 103). André est prêt à accepter l'insulte, et à s'en régaler avec un masochisme orgueilleux : «*Je suis content d'être con. C'est pas difficile d'être intelligent, tout le monde l'est ! Je suis prêt à tout pour pas être comme les autres, moi, même être con !*» (page 202).

Quand Catherine dit être prête à acheter de leurs productions, ils font «*les pas-intéressés, les au-dessus-de-ça*» (page 185).

Ils refusent les explications imposées de l'extérieur, «ne veulent rien savoir», parce qu'ils estiment en savoir trop long, avoir été gavés de renseignements tout cuits. En fait, le discours d'André est largement parasité par ce langage de passage, composé d'expressions et de mots à la mode, qu'il dénonce. Il a beau répéter sans cesse «*PAS NOUS !*», il ne peut rester totalement insensible au discours ambiant ; il ne peut échapper vraiment à l'attraction provoquée par le langage vide et pompeux de ceux avec qui ils leur arrivent de converser, et à l'attraction de la bêtise prodiguée par la télévision. Le pathétique paradoxe de «*L'hiver de force*» tient au fait que les Ferron s'acharnent à se prouver qu'ils n'ont pas d'existence réelle dans cette société, alors que leur langage, leur incessant et inutile bavardage, les y ancre toujours davantage.

Et c'est bien encore leur orgueil qui explique leur forcené entêtement à conquérir Catherine !

La faiblesse et l'orgueil mêlés conduisent à la haine assez généralisée. Les Ferron observent le monde qui les entoure et en font la critique avec violence, dans des diatribes enflammées, des tirades à l'emporte-pièce.

Le roman s'ouvre d'ailleurs sur ces mots : «*Comme malgré nous (personne n'aime ça être méchant, amer, réactionnaire), nous passons notre temps à dire du mal. / Nous disons du mal des bons livres,*



*lus pas lus, des bons films, vus pas vus, des bonnes idées, des bons petits travailleurs et de leurs beaux grands sauveurs (ils les sauvent en mettant tout le monde, excepté eux et leurs petits amis, aux travaux forcés), de tous les hippies, artistes, journalistes, taoïstes, nudistes, de tous ceux qui nous aiment (comme faisant partie du gros tas de braves petits crottés qui forment l'humanité), qui savent où est notre bien (parce qu'ils sont intelligents eux), qui veulent absolument que nous quittions l'angoisse de nos chaises pour nous embarquer dans leur jumbo-bateau garanti tout confort jusqu'à la prochaine nouvelle vague.»* (page 13). Et, plus loin, il est bien indiqué qu'ils ne se sentent pas «*mais pas du tout, solidaires du reste de l'humanité. Quelle manie, l'humanité ! Quel "product" !*» (page 207).

Plus loin, ils se vantent : «*On démolit les acteurs des films annoncés. Que c'est des plus putains que leur cul, qu'il n'y a que la gloire et l'argent qui comptent pour eux*» (page 29). Et l'alcool les y aide : «*Après trois Bloody Mary on est en pleine forme. On dit du mal.*» (page 74).

Comme aux «fourreurs» d'Aragon, il ne leur reste «que cet amer plaisir-là : vitupérer l'époque» («*C'est un sale métier que de devoir sans fin*», dans «*Le roman inachevé*»), une époque qui aime tenir le discours du ressentiment.

Ils détestent :

- Les restaurateurs sans vergogne, dont ils subissent «*l'exploitation éhontée*» (page 37).
- Leurs employeurs, dont ils disent : «*Ils veulent tous nous faire chier ! C'est leur idéal !*» (page 75).
- Les secrétaires méprisantes, dont Sex-Expel aux «*Petites Éditions*» : «*C'est des chiennes de garde. On n'a pas besoin de se gêner pour les détester ; c'est pour ça qu'elles sont payées, elles aiment ça.*» (page 126) - «*Si c'était à recommencer, ce n'est pas aux Beaux-Arts qu'on irait, c'est aux Hautes Études, pour devenir millionnaires, pour regarder les fraîches comme elle se fendre en quatre pour nous faire plaisir !*» (page 122).
- Les «voleurs» sur gages de la rue Craig, desquels il est dit : «*Ça fait partie de leur métier d'avoir des dehors rebutants.*» (page 158).
- Les réparateurs d'appareils de télévision qui sont «*tous des voleurs*» et qui, «*si une lampe est brûlée, en remplacent dix*» (page 163).
- Les chauffeurs d'autobus qui prolongent leur pause, et qu'ils traitent de «*bande d'abrutis.*» (page 123).
- «*Le Grec qui lave la vaisselle pour presque rien à côté du percolateur-citerne*» et qui, dit André, «*me dévisage d'une façon méprisante, accusatrice, pleine de reproches. [...] Il veut que je me sente coupable. Personne ne perd jamais une occasion de t'embarquer sur le dos.*» (pages 160-161).
- Les hommes d'affaires faussement émancipés qui se rendent à «l'Accrochage» l'après-midi pour conclure des transactions, parce qu'ils trouvent l'ambiance «*artisse propisse*» (page 211).
- Les bourgeois : «*Les envies sont si rares dans le bout d'Outremont que c'est défendu de renoncer*» (page 271) - Catherine est une «*écoeurée de champagne*» (page 28).
- Les «*barbares*» qui seraient incapables de comprendre qu'on puisse s'intéresser à quelque chose de beau «*sans avoir derrière la tête l'idée de l'exploiter*» (page 97).
- L'art reconnu, que ce soit :
  - en matière de peinture, l'incapacité haineuse de ces prétendus artistes les empêchant d'apprécier les Automatistes qu'André baptise «*Automartyrs*», ajoutant : «*on s'est assez fait rebattre les oreilles avec leurs histoires pour avoir le privilège de déformer leur nom*» (page 187) ;
  - en matière de littérature (même s'il aime Blaise Cendrars, il ironise : «*On a revêtu nos airs d'intellectuels dégagés (bien conscients de ne pas se prendre au sérieux comme il y en a tant) et on procède à des études comparées de nos diverses opinions originales uniques bien personnelles.*» [page 211]) ;
  - en matière de cinéma : «*Nous c'est les chefs-d'oeuvre qu'on ne trouve pas bons et c'est les grands comédiens qu'on ne peut pas sentir. Tu vois le genre. C'est de la pure pose. Ça ne fait rien : on ne veut pas se gargariser avec les mêmes titres et les mêmes noms que tout le monde.*» (page 103) ; pourtant, il qualifie de «*felliniennes*» plusieurs femmes : Poulette [page 250], l'«*effeuilleuse fanée*» de l'île Bizard [page 266], Catherine [page 266] !) ; sont méprisés aussi les «*films*

*antispectateurs*» (page 113), dont on peut penser que ce sont les films d'avant-garde, les films «underground», comme ceux que fait Marcel Marsil, mais qu'ils n'ont pas vus.

- La «*Contre-Culture de Consommation, la CCC*» (page 194), dont les Ferron ne sont pas «des usagers», étant fiers d'avoir évité «*cette complaisance intellectuelle genre peace and love (U.S. patent 4868RT8675)*» (page 156).

Ils justifient leur attitude : «*La détestation est la dernière chose purement stupide et désintéressée. Elle nous force dans cette civilisation que les mathématiques ont confite en intelligence, à passer outre à la cohérence, à respirer un peu d'air malin. Hatred gets you high ! C'est excitant ! Si t'es pas venu ici pour avoir du fonne, décolle, laisse la place aux autres.*» (page 63). La «*détestation*» n'est qu'une sorte de soupape qui intervient lorsque les frustrations sont trop grandes.

André se livre aisément à la violence verbale ou pensée, à des rodomontades ridicules, à des velléités de révolte :

- Quand Catherine leur téléphone en leur disant naïvement : «*Je sais pas trop pourquoi je vous appelle...*», André lui rétorque in petto : «*Tu nous appelais exprès pour nous frustrer, exaspérer, pour faire grandir jusqu'à la tension d'éclatement le besoin que tu sais nous donner de toi.*» (page 112).

- Semblant s'adresser au lecteur, il profère : «*Reste assis là et nie tout [...] Nie, nie, nie, et recueille-toi comme une bombe dans chacun de tes "non", et ne t'arrête jamais d'être sur le point d'éclater, et n'éclate jamais.*» (page 29), ce qui révèle la pure parade verbale qu'est cette menace !

- «*Nous ne pouvons pas, tout de suite, d'un seul coup, nous débarrasser, de toutes nos "suppossessions" [sic] et nous sortir toute la Toune de la tête [...] Mais [...] Dans quelques mois, déjà, nous pourrons passer notre temps à regarder le bout de nos chaussures sans que ça nous ennuie du tout.*» (page 93).

- «*La vie est remplie de déceptions mais on est des capables. On est capables de le prendre. On est même capables de trouver ça bon !*» (page 140), même si, contradiction flagrante, il vient de nous apprendre, quelques pages plus tôt, que lui et sa compagne ne «*sont pas capables prendre*» les problèmes !

- «*On se laissera pas faire. On va s'entêter, continuer, foncer dans le tas de ça, passer à travers. Pour montrer à ça comment qu'on...*» (page 144).

- «*On n'est plus peureux, anxieux, niaiseux ; on n'a plus d'âge, d'usages, de visage ; on a tout jeté ça !*» (page 190).

- «*Ce (ou ça) qui veut qu'on se jette à l'eau par twistesse (comme tant d'autres) ne nous a pas regardés deux fois, on est capables d'en prendre ! Amène-z-en, chien sale ! Viens-y, mon hostie !*» (page 160).

- «*C'est griffer, mordre, déchirer qu'il faudrait, qu'on se dit. Descendre dans la rue avec chacun un fusil, tirer dans les pneus des autos, les jambes des petits vieux de l'Hospice, les barbes des socialistes, des séparatistes, des fellinistes. On enrage, on est amers à gros bouillons.*» (page 172).

- «*On va leur montrer, qu'on se dit. Au lieu de se ruiner la santé à combattre l'angoisse, l'anxiété, la nervosité, on va les cultiver, qu'on se dit, on va les rendre dix fois plus pires qu'elles sont, puis on va les toffer, puis on ne craquera pas, puis on va vivre pour la seule gloire de le supporter. On va leur en boucher un coin, qu'on se dit. De quel bois qu'on se chauffe ! Tu pourras te vanter de nous avoir déprimés, mais pas de nous avoir tués, O.K. là?» (page 173).*

- À Pierre Dogan, qui ne supporte pas leur présence chez Lainou, ils lancent une sorte de défi : «*Maintenant, on se prend où on se trouve, et puis c'est tout. O.K., P.D.?*» (page 189).

- «*On va la prendre d'assaut, la Toune. On va la forcer, l'hostie !*» (page 171).

- «*C'est trop injuste qu'on s'ennuie tant ; si ça continue on ne pourra plus les toffer, on va se révolter, il n'y aura plus rien pour nous arrêter, the shit s'gonna hit the fan.*» (page 213).

Comme Nicole, qui révèle qu'il «*est encore plus peureux que moi ; il est tellement peureux qu'il a peur d'avouer qu'il est peureux.*» (page 249), lui demande d'agir : «*C'est toi le gars, c'est à toi de faire quelque chose pour qu'on se déniaise*» (page 250), il arrive à André de faire des déclarations qui se veulent fermes, mais qui ne sont prononcées qu'in petto comme : «*Nous ne voulons plus vous entendre ! [...] Nous voulons entendre ce qui n'est rien, l'entendre bien, l'entendre fort ! O.K. là?»*

(page 49). - *«Tu pourras te vanter de nous avoir déprimés, mais pas de nous avoir tués, O.K. là?»*  
(page 173) - *«Maintenant, on se prend où on se trouve, et puis c'est tout. O.K., P.D.?»* (page 189), ce «O.K.?» étant une finale pathétique : on a l'impression que s'exprime un enfant qui ne prend des airs de matamore que pour masquer sa peur. Ailleurs, il affirme leur courage : *«C'est des tripes qu'on a dans le ventre, c'est pas des nouilles !»* (page 33), mais ce n'est guère convaincant puisqu'il s'agit de «se retaper» un film déjà vu !

Il lui arrive aussi de simuler une attitude énergique. Ainsi, lorsque la tenancière du restaurant de l'île Bizard refuse de donner des «napkins», il raconte : *«J'ai regardé Catherine avec toute l'audace virile que j'ai apprise en observant Paul Newman dans "La chatte sur un toit brûlant" et je me suis avancé en bombant le torse»* ; on s'attend à une algarade avec la tenancière, mais il ne fait que proposer à Catherine : *«Essuie-toi sur moi, man !»* (page 240). Il avoue aussi que, sur la plage, comme «les algues prospèrent, visqueuses, tentaculaires», *«on n'a pas osé les regarder de travers de peur qu'elles se mettent à courir après nous.»* (page 240). Si, devant «la tempête de la fin du monde» (page 272) qui se déclenche sur le lac des Deux-Montagnes, il proclame : *«On n'est pas des peureux !»* (page 272), en fait, il se conduit lâchement : *«Je ne m'entêtais pas : après quatre ou cinq coups, je me couchais sous mon siège [...] puis j'attendais que le beau temps revienne.»* (page 274). Les derniers mots enfin affirment : *«On a peur d'attraper du mal dehors, [...] on sait qu'on ne peut rien attraper du tout dehors, mais ça revient au même»* (page 283).

Et la violence verbale n'atteint évidemment jamais son vrai but. C'est une violence de timides, qui n'obtient aucune satisfaction réelle ; trop retenue, elle fermente dans la conscience, corrode un monde intérieur patiemment élaboré, conduit à la névrose. Et elle échoue. Rageuses et réprimées, les réponses du couple Ferron sont autant de coups dans l'eau.

Aussi ces faibles dirigent-ils la rage qu'ils couvent autant vers eux-mêmes et les choses qu'ils aiment ou auxquelles ils se sont attachés, que vers les méchancetés d'autrui. De leurs «affaires», ils disent : *«Peut-être que tout à l'heure on va craquer et qu'on va les lancer toutes dans le parc Jeanne-Mance à travers la fenêtre»* (page 110) ; or ils y avaient déjà lancé le disque de Boris Vian, tant désiré (page 41), tandis que les disques des Beatles, les seuls qu'ils gardaient, par amour, ils les font fondre dans le four de leur cuisinière (page 165).

Le seul moment de violence physique est celui où André frappe Nicole, mais cette violence est aussitôt regrettée.

Il reste qu'à côté de cette volonté de violence, se manifeste aussi parfois la volonté de douceur, d'acceptation totale, comme en atteste le texte que les Ferron écrivent sur une serviette de restaurant, car, devant les relations commerciales viciées, le vol organisé, ils s'obligent à dépasser leur masochisme, à faire de cette tendance essentiellement passive une stratégie active : *«Nous voulons changer du tout au doux, nous rebâtir sereins. Alors mettons-nous à tout aimer, à ne plus choisir du tout, à accueillir tout, même les poissons fabriqués en série, à embrasser tout d'un cœur égal, même les additions multipliées par pure voracité. Nos horreurs et nos dégoûts ne font qu'empirer le mal qui nous est fait et améliorer le plaisir de ceux qui nous le font. Alors n'en éprouvons plus ; ouvrons-nous ; brûlons nos venins, nos boucliers, nos vêtements ; offrons-nous, tendons-nous, donnons-nous, faisons-nous fourrer.»* (page 36). André éprouve une admiration discrète devant les actions pondérées de Nicole : *«Comme elles ont l'air bonnes la monotonie, la douceur, la lenteur avec lesquelles elle pèle son orange.»* (page 101).

Et leur haine n'est qu'assez généralisée parce qu'il leur arrive de rencontrer des gens bons, gentils, aimables. Cependant, ils n'en sont pas bouleversés ; ils ne se sentent pas obligés de reprendre leur interprétation du monde, car, chaque fois ils préfèrent recourir à une boutade, comme si la gentillesse les gênait dans leur travail d'explication :

- Nicole ne comprend pas *«le Grec de la rue Marianne qui fait crédit et qui reste ouvert jusqu'à dix heures tous les soirs même le dimanche.»* Elle constate : *«Il a encore été très gentil avec moi. C'est drôle.»* (page 55).

- André est étonné par J.-G. Marchessault, l'épicier de l'île Bizard, dont il dit : il *«n'a qu'un bras [...] Il est très gentil, très familier, très drôle mais il ne tient pas de yogourt.»* (page 232), sans plus de

commentaires (alors que les commerçants rapaces de la rue Craig ont droit à un examen précis et sans pitié).

- À la pharmacie, il a été séduit : «*La fille qui nous a servis était pleine d'amour. Elle nous a demandé ce qu'on voulait avec son plus beau sourire. Ça coûtait \$0.90 ; elle nous les a demandés comme une faveur ; elle a pris ma piastre comme une avance ; quand elle a rendu la monnaie sur ma main tendue j'ai senti la douceur d'une caresse.*» (page 261).

Cette douceur va de pair avec une conscience aiguë de l'injustice sociale, car les Ferron ne sont pas indifférents à la misère. Comme ils sortent avec Lainou d'un repas qui leur a coûté «*dans les \$75*», ils se rendent compte que «*juste en face de chez Moishe se dressent, sales, gris, pleins de carreaux brisés, des espèces de camps de concentration de couture où des Grecques, des Espagnoles, des Italiennes, toutes noires, comme brûlées jusqu'au charbon, importées pour les mêmes raisons que les tissus qu'elles façonnent, peinent toute la journée pour gagner en une semaine ce qu'on vient de manger tristement en une heure. On a regardé ostensiblement les façades macabres, on a pris un air dégoûté et on a demandé à Lainou si elle n'avait pas honte.*» (page 209). Elle leur fait une réponse cynique, qu'ils n'apprécient pas : «*On boude. Il y a des bornes au-delà desquelles l'indigence intellectuelle arrogante d'une grande amie fait mal, blesse, déçoit, choque.*» (page 210). Et, plus d'une fois, ils notent que les «*vues politiques de Lainou ce n'est pas riche*» (page 162), qu'elle est «*réactionnaire, nazi, tout ça*» (page 205).

Ils se moquent aussi de leurs «*trop fortes tendances réactionnaires*» (page 108), mais c'est une réaction, non à l'idée de progrès social, au jeu absurde de la politique, André déclarant : «*La politique, on trouvait ça cheap and heavy, grazéviskeux*» (page 203). Il ajoute : «*Et pendant que les bavasseux bavassent les vivants vivent la vie que les bavasseux leur ont bavassée en attendant qu'ils leur en bavassent une autre, communiste, fasciste, nudiste...*» (page 204), mettant dans le même sac des doctrines hétéroclites. Nicole traite aussi de «*bavasseux*» Catherine et le curé Perreault, alors qu'ils sont engagés dans un débat sur la rébellion de 1837 (page 263). André juxtapose de façon illogique des noms de personnages politiques : «*Pompidou, Baudouin, Trudeau*» qui «*ne veulent rien changer, ils sont contents que nous restions épais comme nous sommes.*» (page 14). Il méprise ceux qui font de la politique une profession, dont Roger, qui se dit : «*débordé débordé débordé*», prétend : «*Je passe mon temps à m'occuper de 30 Québécois qui pourraient très bien se débrouiller tout seuls pendant qu'y en a 125 000 qui sont sans job puis 6 000 000 sans pays*», André lui rétorquant ironiquement : «*Quelle vie remplie !... Nous, on a rien que notre derrière à s'occuper puis ça force pour qu'on se le lave... / C'est une allusion à un pamphlet de Roger sur les "déserteurs sociaux" ; elle passe tout droit. Porté comme un avion par le souffle de sa pensée, il n'a rien entendu.*» (pages 126-127).

Les Ferron rejettent la politique parce qu'elle est coupée de la réalité sociale qu'elle prétend servir, rejettent donc l'engagement politique de Catherine et de Roger. André exige des politiques québécois «*plus de sentiments hostie de sacrement*» - «*S'il veulent nos votes qu'ils versent des larmes [...]. Qu'ils montrent un peu qu'ils sont pris dans la même qu'hébétude que nous. Qu'ils niaient puis qu'ils pleurent ! Oui oui !*» (page 68). Leur refus de s'intégrer à une mentalité politique répandue est analogue à leur refus de s'intégrer au monde culturel urbain. Minés par un pessimisme foncier, plutôt qu'un salut collectif, ils ne cherchent qu'un salut individuel (de la même façon que Lainou), qui n'est même qu'une simple survivance, qui n'est pas forcément assurée de son propre succès, car elle est en même temps profondément défaitiste. Mais, si leur conscience sociale ne débouche pas sur un quelconque engagement, c'est aussi parce que, comme l'explique André, «*on n'est pas capables ; c'est au-dessus de nos moyens ; on n'a pas les facultés qu'il faut.*» (page 247).

Voilà qui est en contradiction avec l'orgueil démesuré d'André qui le fait même rompre avec le monde extérieur, dériver dans le solipsisme, proférer des déclarations radicales sinon absolues, des aphorismes aberrants, pour, par une sorte de dictature de la conscience, prétendre anéantir l'emprise des pires problèmes sur le moi, la douleur qu'ils causent. À force de refuser à la vie des explications, une logique, à force de l'accepter sans réflexion, la conscience se retire en elle-même, et observe les objets ou les gens avec un détachement qui confine à la schizophrénie. Il le reconnaît, avec humour :

*«Le crocus attend Catherine dans une boîte de conserve devant sa porte. Nous avec. On s'est mis dedans. C'est un phénomène d'identification schizophrénique doublé d'un transfert d'affection. Avec des idées semblables ce n'est pas étonnant qu'on ne se sente pas, mais pas du tout, solidaires du reste de l'humanité.»* (page 207).

Ayant donc, dans sa schizophrénie, décidé de s'aliéner du réel, de ne pas tenir compte des freins que celui-ci pose habituellement aux raisonnements humains, il décrète ce qu'il veut, prononce sans broncher des maximes à l'idéalisme fantaisiste, qui suintent la mauvaise foi :

- *«On peut décider, choisir. On peut, ici, dans notre appartement, dire que c'est ça qui est ça puis aller jusqu'au bout, y a rien qu'une balle dans la tête pour nous arrêter.»* (page 15).

- *«La peur, ça n'existe pas» - «Humilie, ça n'existe pas»* (page 193).

- *«La vie ça n'existe pas»* (page 99) - *«Ça n'a jamais été aussi vrai que la vie n'existe pas, que les signaux qu'on a l'habitude de croire qu'elle diffuse ne sont que... des bruits de fond (comme ce que tu entends au téléphone quand personne ne parle, devant la TV après la fin des émissions, devant un magnétophone qui lit une bande vierge), ne sont que le bruit de friture de nos sens quand ils ne sentent rien, que la petite plainte stridente et égale de quand nos sens demandent, ont besoin...»* (page 229).

- *«Il n'y a qu'un moyen de vaincre l'angoisse ; arrêter de s'en faire et dominer la situation. C'est tout simple mais il faut y penser. Je dis ça pour ceux que les recettes intéressent ; nous on est au-dessus de ça.»* (page 49).

- *«Une bonne indigence va nous rendre la vigilance de notre adolescence.»* (page 78).

- *«Le fin du fin c'est de n'avoir envie que de ce qu'on a et de ne jamais cesser d'en avoir envie.»* (page 99).

- *«Tout le monde se plaint ; nous on est contents. Si les gens savaient comment la vie est facile quand on est heureux ils le seraient tout le temps.»* (page 96).

- *«Vouloir. Prendre la peine de vouloir. Vouloir ce café. Vouloir la tasse. Vouloir les bavures sur le ventre de la tasse. Les vouloir puis les prendre, puis les reprendre, puis les prendre encore. [...] Vouloir ! Vouloir tout le temps !»* (page 59), ce qui est dit dans un élan de refus du désir qui est considéré comme existant sans raison ; dans une sorte de volonté d'ataraxie.

- *«On s'est dit : c'est assez de se laisser briser, de couler sous les coups, résistons, soyons des optimistes incorrigibles (The Unsinkable Freaks), adoptons résolument toutes les attitudes positives possibles ! Ce n'est pas déprimant que la Toune nous exclue de sa tournée ! C'est exaltant ! C'est bon ! Tout est bon ! Depuis tout à l'heure : plus rien de pas bon ; on l'a décidé ; puis nous quand qu'on décide de quoi c'est du solide ; c'est final, fatal, brutal.»* (page 140).

- Dans la séquence des pages 144 et 145, André d'abord n'arrive à ne terminer aucune phrase, puis parvient à exprimer leur volonté de ne pas se laisser faire, enfin montre la tristesse comme une force aveugle sans origines et sans fin : *«Vive la twistesse ! Ce n'est pas ni ci ni ça, c'est twisté ou mort ! As-tu quelque chose contre ça, donc, épais ?»*

- *«On a compris que les choses dépendent de notre volonté, qu'elles existent parce qu'on le veut bien, parce qu'on choisit à chaque seconde de ne pas les détruire. Elles existent si peu qu'on peut dire que rien n'existe.»* (page 165).

Cependant, il se moque parfois de son propre idéalisme : *«T'imagines-tu qu'à force que tu vas dire que tu ne trouves pas la vie de ton goût, ils vont te rendre ton argent et t'en offrir une toute neuve, tout autre, tout extraspéciale tout exprès pour toi, donc, épais, pour que tu croies que ça suffit que tu sois contre les géraniums (par exemple) pour qu'ils éliminent les géraniums, donc, épais ? Les géraniums et la twistesse ont leur place puisqu'ils sont là... et puis c'est tout. Ce n'est pas : est-ce que je vais accepter ou est-ce que je vais refuser ci ou ça. Ci et ça sont là. C'est là, c'est tout ce que c'est, ça n'a pas plus de sens que ça. Prends-les. Dis-oui. Force pas pour rien, ça cessera pas.»* (page 145).

Dans ce mouvement, au lieu de lutter contre le monde, les Ferron préfèrent s'en abstraire, et, alors qu'ils sont fascinés par les biens de consommation, leur orgueil, leur volonté de ne pas être conformes, de se désolidariser des êtres humains qui les entourent, leur idéalisme, les poussent à abandonner ceux qu'ils possèdent, à se départir de tous les objets qui meublent leur appartement, et qui constituent *«un lot d'affaires qui n'avancent personne à rien»* (page 94), à se livrer à leur

destruction passive. Plutôt que de s'y attacher ou de laisser une convention sociale les régir, ils abandonnent, pièce par pièce, leur «*pick-up*», leur poste de radio (cadeau de Catherine), leur téléviseur, leur réfrigérateur, leur poêle, qui sont vendus à des prix ridicules aux prêteurs sur gages de la rue Craig, car, n'ayant aucune illusion sur ce type de transactions, ils ne les effectuent pas du tout dans le même esprit qu'un nécessiteux qui voudrait tirer quelques derniers dollars de sa camelote. Ils offrent leur chat à la S.P.C.A., qui n'en veut pas. L'encyclopédie "*Alpha*", qu'ils ont lue avec plaisir, est déchirée par André, devant une Nicole «*au bord des larmes*» (page 181). Ils se moquent de la compagnie Bell lorsqu'elle interrompt leur service téléphonique. Ils rompent un à un tous les ponts avec les éditeurs susceptibles de leur offrir du travail. Enfin, incapables de payer le loyer, ils se laissent mettre à la porte par le propriétaire.

Mais, émules des héros du "*Nez qui voque*", où Mille Milles disait : «*Les autres travaillent pour les autres. Les autres travaillent pour vivre. Nous, nous vivons : nous passons notre temps à ne rien faire. Nous, nous allons droit au but : nous vivons.*», leur volonté fut toujours en fait de tendre vers le rien :

- Nicole propose dès le début : «*Faisons qu'il n'y ait plus rien ; quand y aura plus rien on pourra plus dire du mal de rien.*» (page 14). ; André acquiesce : «*Le bon, le meilleur et le mieux c'est rien.*»

- «*Durer à tout prix jusqu'à demain, jusqu'après avoir dormi. Demain n'aura rien puisqu'il n'y aura pas elle [Catherine] ; mais demain ça ne nous fera plus rien. Demain c'est ailleurs. Et demain, rien, rien du tout, c'est justement ce que nous aimerons le plus. Nous serons tellement contents qu'il n'y ait rien, demain.*» (page 28).

- «*Ça faisait bien quatre cinq heures qu'on venait de passer à ne rien faire. [...] On était de bonne humeur ; on était fiers de n'avoir rien fait si longtemps*» (page 29).

- «*Quand il n'y a plus rien [à la télévision], elle joue encore : son vide crie. C'est un cri qui ne monte ni ne baisse : il est droit. [...] Nous voulons entendre ce qui n'est rien, l'entendre bien, l'entendre fort ! O.K. là?»* (pages 48-49).

- «*On a décidé de jouir de notre platitude, de mettre notre orgueil à ne rien trouver de plus beau que rien du tout.*» (page 67).

- «*On est bien décidés à ne plus jamais avoir envie de rien. Même pipi.*» (page 73).

- «*Ça fait dix ans qu'on convoite l'état de grâce de ne rien faire du tout*» (page 79).

- «*Nous regagnons notre base solide : notre rêve de ne rien avoir et de ne rien faire.*» (page 93).

- «*On ne passe pas notre temps à faire du ménage. On a autre chose à faire. RIEN. Ça a l'air facile mais c'est ce qu'il y a de plus difficile. Essaie, bonhomme, si tu ne veux pas me croire. Essaie d'arrêter de te débattre pour sortir de ta médiocrité native, bonhomme. De ton petit fauteuil devant ta petite TV avec ta petite femme, bonhomme.*» (page 98), situation qui semble pourtant être celle dans laquelle il se complaît !

- «*C'est notre dernière nuit ici : last time [...] Maintenant que notre coquille est détruite, qu'on est à un pas d'être parti des lieux et des objets où les jeux de l'habitude avaient tissé des toiles où faire courir des idées et des sentiments, maintenant qu'il ne reste plus rien de ça, on peut le dire sans se tromper : il n'y avait rien, IL N'Y A RIEN tout court. En vidant l'appartement, on s'est vidés. Et là on voit, on sait, avec force, comme tout nus dans la neige, que ce qu'on est vraiment c'est un vide (un vrai vide, un qui aspire, un vacuum), que ce vide garde tout le temps sa force de vide, sa faim douloureuse, que ça dévore tout à mesure, nous avec, que pour qu'il marche bien (et qu'on marche bien nous aussi) il ne faut pas qu'il soit obstrué... comme quand tu essaies de te cramponner à l'ouverture pour te garder (ta vertu, ta jeunesse, ton idéal, ta réputation, ta personnalité). On a trouvé qu'on est un vide qui se refait, que c'est ça notre sens, et on est contents.*» (pages 180-181).

- «*Maintenant, on ne s'en fait plus. Maintenant, on jette à mesure ce qu'on sent. Notre bag, man, c'est le bag vide !*» (page 203).

- André trouve, à cet abandon de leurs biens, une justification hautement culturelle : «*On s'est pris la tête dans les mains, on a réfléchi, on a trouvé une explication pour notre comportement : c'est une campagne de diversion, de distraction pascalienne (au sens où André Gide l'a défini, tu sais?). Pour cesser de souffrir de la Toune, on se blesse le coeur ailleurs. Dans une vie douloureuse il faut changer le mal de place.*» (page 165).

Tout cela pour ça ! «*Pour cesser de souffrir de la Toune*» ! Et, alors que le roman (à la façon du «*Pressentiment*» d'Emmanuel Bove, de «*La nausée*» de Sartre, du «*Solitaire*» d'Ionesco), aurait pu continuer à montrer les Ferron vivant ainsi, aurait pu n'être que le compte rendu de leur évolution vers «*l'hiver de force*».

Mais, comme on l'a déjà indiqué, un second roman s'y est greffé, celui de la brève crise de leur illusion d'amour pour Catherine, roman dans lequel leur cynisme, leur nihilisme, sont combattus par la tendresse vers laquelle ces êtres isolés, sans lien réels avec des parents, qui n'ont que quelques amis dans ce Montréal insensible, qui ne reçoivent dans leur boîte aux lettres que des circulaires, tendent presque maladivement, car, dans une déclaration intempestive comme «*l'amitié ça m'écoeure*», il faut évidemment entendre son contraire.

Pleins d'amour à donner, et pleins du besoin d'en recevoir, voulant remplir d'amour leur vide existentiel, ils expliquent les principales caractéristiques de l'amour : «*On aime les Beatles. Et l'amour sans la fidélité, sans la loyauté et l'exclusivité, c'est de la grossièreté. L'amour sans l'indulgence, ce n'est pas riche non plus.*» (page 98). Ils insistent sur l'exclusivité : «*On a des poussées de jalousie où on s'écrie, en pensée : "Nous seuls amis ou nous pas amis du tout !"*» (page 228).

Mais, à la figure de Catherine, s'oppose celle de Lainou. Et, dans les deux cas, ils fuient les vrais contacts charnels qu'on leur propose.

### Lainou

Cette artiste peintre aurait pu être inspirée à Ducharme par la peintre et sculptrice Suzanne Guité, qui lui avait été présentée par leur amie commune, Pauline Julien ; il indiqua : «*Elle m'a poussé dans le dos pour que je fasse mes premiers trophoux.*» (de «*trophée*» et «*fou*», évidemment ; recyclages de déchets pauvres qu'il expose sous le nom de Roch Plante).

Plus âgée que les Ferron (elle «*a bien onze ans de plus que nous*» [page 202]), après une enfance où elle a subi l'oppression de la religion, a été victime de l'éducation donnée par les «*sœurs*» au «*couvent*» (page 135) (elle se souvient d'ailleurs du «*péché par omission*» qu'elle a «*appris*» dans son «*manuel de catéchisme*» [page 203]), elle est passée par l'École des Beaux-Arts, où elle a connu le couple, a traversé une longue période d'incompréhension avant de voir sa peinture reconnue en Europe, de faire une exposition «*triomphante*», de connaître le succès, de gagner des «*bidoux*», ce qui fait dire à André : «*Sauter d'un coup sec de la vache enragée aux couches supérieures de la culture québécoise sans puer la satisfaction, c'est dur, même quand on vient de passer dix ans à répéter : "Leur gloire je l'ai de travers dans le cul ; ma gloire c'est quand ils vont tous être d'accord pour dire que mon œuvre vaut pas de la marde."*» (page 17).

Ce parcours lui a forgé un individualisme forcé : «*Moi je suis pour moi contre les autres, comme tout le monde*» (page 203). Elle l'affirme dans une conversation animée avec «*deux jeunes intellectuels antipathiques*» qu'elle voit comme les «*curés*» d'une autre religion (page 204). Elle le répète lorsque, au sujet des ouvrières de l'atelier en face de Moïshe, qui gagnent «*en une semaine ce qu'on venait de manger tristement en une heure*», les Ferron lui demandent «*si elle n'avait pas honte*», elle rétorque : «*C'est elles qui devraient avoir honte !*» et se lance dans une diatribe incohérente où elles deviennent des criminelles, exprime même son mépris pour «*les soumis*» (page 209). Par ailleurs, cette anarchiste libertaire apprécie les valeurs paysannes, et flatte le père Ferron.

À l'égard de ses deux amis, elle montre une sollicitude maternelle, déploie une grande générosité en matière d'argent (pages 65, 66) comme en matière de présence (page 66), André reconnaissant : elle est «*la sainte patronne de nos dérélictions*» (page 131) ; elle n'est «*pas difficile comme qu'on en connaît*» (page 198), étant bien «*le contraire d'une Toune*» (page 66) ; «*elle nous aime d'amour.*» (page 161), ce qui ne l'empêche pas de dévaloriser sa générosité : «*C'est effrayant comme cette femme aime donner ; c'est comme ça qu'elle s'est mis tant de monde à dos.*» (page 66).

Mais elle est une nymphomane qui donne libre cours à sa forte sensualité, ayant même le goût de «*la dépravation sexuelle*» qu'elle appuie sur «*des synopsis des fictions de Henry Miller*» (page 84). Elle a hébergé le pseudo-joaillier Pierre Dogan (il revend «*\$100 des bagues hongkongnaises à \$1 dollar la douzaine*») ; mais il refusa bientôt de lui faire l'amour, et lui fit subir des avanies, ce qui n'empêcha pas que sa disparition l'ait jetée dans un «*abîme existentiel*» (page 84) dont les Ferron se moquent

alors qu'il est semblable au leur ! Ainsi délaissée, elle a peur de perdre «*la simplicité érotique qu'elle a] eu tant de mal à conquérir*» (page 134), et va jusqu'à avoir des relations sordides avec des «*poètes invendables*», étant prête à les payer pour qu'ils lui fassent l'amour (page 133) et étant incapable de les envoyer promener (page 134).

Si André et Nicole sont d'abord heureux de sa visite chez eux, d'autant plus qu'à cette occasion encore elle est très généreuse, ils ne tardent pas à vouloir qu'«*elle évacue, débarrasse*» (page 83). Quand elle les accueille chez elle, elle les «*traite comme des princes*» (page 210). Et, comme elle ne peut dormir seule, ils se relaient dans le lit. Mais elle leur demande plus : «*Si vous m'aimez tant pourquoi vous voulez pas faire l'amour avec moi?*» (page 205). Or leur système de valeurs (beauté, sensibilité) les pousse à la rejeter ; ils la trouvent peu ragoûtante car son physique est désagréable : «*C'est triste que le corps de Laïnou nous repousse. Elle nous fait toutes sortes de caresses [...] qui devraient nous exciter tout court mais qui ne font qu'exciter notre pitié, qui au lieu de nous donner des idées tout court nous donnent des idées noires, hideuses, haineuses. C'est tragique et c'est injuste.*» (page 132) - «*On sait trop qu'on n'aurait qu'à lui donner une petite tape douce sur les fesses pour qu'elle fasse content content. Haletante et trépignante. Comme un petit chien.*» (pages 214-215). André, qui est impuissant à faire le bien, qui trouverait sûrement une satisfaction à faire le mal, mais n'y parvient pas davantage, ne se déchaîne vraiment que contre elle, lui reprochant sa jalousie et ses frustrations (page 214), reprochant à Nicole de lui avoir téléphoné, traitant alors leur amie de «*mouillure sentimentale*», de «*larve baveuse toujours en train de traîner son cul par terre*», de «*dégoûtante qui fait la dégoûtée*», de «*bûcheronne qui fait semblant de souffrir que personne ne l'aime d'amour*», de « *salope*» (page 281). Mais, puisqu'il ne l'a jamais désirée, cette violence non plus n'apporte pas de compensation.

Laïnou éprouve une admiration sans conditions pour la vedette qu'est Catherine, changerait volontiers de place avec elle, les Ferron lui disant, non sans méchanceté : «*Ça te mortifie d'être moins belle, moins riche, moins connue qu'elle, hein?*» (page 214). Mais elle est sa parfaite opposée, étant d'origine modeste (d'où sa tentative de les «*décourager d'aimer Catherine en disant des énormités renversantes sur les différences de classe et de culture qui [les] guettent*» [page 214] en fréquentant cette bourgeoise), recourant à l'argot français alors que l'autre se complaît dans l'anglais, n'ayant pas sa beauté, mais connaissant une réelle réussite en art, étant débordante de générosité mais refusant l'engagement.

### Catherine

Connue d'abord comme une comédienne et une cinéaste dont le surnom est Petit-Pois (André dit qu'il ne sait de «*quels cartoons*» il provient [page 21] mais il doit s'agir d'une adaptation en bande dessinée du conte d'Andersen, «*La princesse au petit pois*»), elle est appelée par les Ferron «*Toune !*», «*Reine des Tounes*» (page 28), reine des chansons.

Or le personnage serait un amalgame de la chanteuse Pauline Julien (mais cette caractéristique du personnage a été ensuite oubliée par le romancier !) et de la comédienne Luce Guilbeault, qui s'est effectivement rendue au festival de Cannes en 1973 pour la présentation de «*Réjane Padovani*», film de Denys Arcand dans lequel elle avait joué.

Elle est la fille d'un riche financier qui «*ramasse des dividendes*» (page 228), et qu'elle méprise, bien que (ou d'autant plus que) il lui ait permis de suivre des études qui ont fait d'elle «*une bachelière de collège français de Westmount doublée d'une doctoresse de science politique*» (page 67), ce qui paraît d'ailleurs tout à fait invraisemblable, car ce n'est guère confirmé par sa conduite et ses propos : tout juste Ducharme lui prête-t-il, en dehors du nationalisme qui est en fait celui de son mari, cette réflexion sociologique émise à l'île Bizard : «*C'est ça un lieu de l'homme ! [...] C'est ça de la géographie habitable ! À Montréal, les gens se retournent puis ils savent plus où ils sont rendus ni comment ils s'appellent. Montréal, c'est l'homme jeté en bas de son nid !...*» (page 236), ce qui est tout à fait contraire à tout ce qu'elle était jusque-là (son échec à Cannes l'aurait-il fait évoluer?).

Elle est aussi la fille de Poulette, une femme légère qui, d'une part, méprise son mari mais entretient son statut d'épouse frustrée, et, d'autre part, ne tient pas son rôle de mère, contredit même le rôle traditionnel de la mère modèle, éducatrice et consolatrice, ne vit pas sa maternité en tant que valeur



édifiante. Elle n'a aucune prise sur sa fille qui lui «en montre», et la reconforte en l'amenant dans un milieu dont l'ambiance est totalement opposée à celle du foyer respectable où se confine la mère forte et chaste. Catherine déclare : *«Ma mère c'est pas une mère, c'est ma petite sœur, c'est moi qui l'élève. Je suis sa poule, elle est ma poulette. Quand elle a les bleus, je la sors.»* (page 227). Et elle la rappelle à l'ordre quand elle s'avise d'exercer bien tardivement quelque autorité : *«Sais-tu comment que tu parles, là? Comme une mère ! And I don't have to remind you what happened to the girl who always listened to her mother !»* (page 270). On constate combien elle est détestable par le portrait très méchant qui est fait d'elle (pages 228, 250 et suivantes).

Plus jeune que les Ferron, c'est *«une belle grande fille [...] elle n'est pas grosse, mais elle n'est pas mince. Elle est pleine. Comme de quelque chose de bon. C'est pédant de se battre pour s'empêcher de l'aimer.»* (page 49) ; elle est une de ces *«belles grandes filles qui ont du caractère et des mamelons qui pointent à travers leur T-shirt»* (page 271). *«Caché comme un oiseau malade dans le feuillage noir des cheveux, son visage est trop pâle, trop tragique, trop beau dans la lumière trop claire de ses yeux trop grands.»* (page 21) ; elle montre de *«belles petites dents carrées»* (page 272), des *«yeux violets d'Elizabeth Taylor»* (page 233), où *«toutes sortes de sels, rhombiques, prismatiques, en aiguilles, cristallisent»* (page 274), des *«seins généreux mais solides»*, des hanches *«fortes»*, des *«jambes longues»*, des ongles des pieds *«que des vernis de toutes les couleurs changent en petits œufs de Pâques»* (page 267). Pour André, *«elle est superbe ; c'est une vraie Madone»* (page 246). Mais, s'il reconnaît qu'elle *«est belle»*, il regrette : *«Elle le sait puisqu'elle n'est pas gênée de jouer les jeunes premières dans ses propres films [...] tant de manque de modestie c'est bien débandant.»* (page 75).

Ayant une *«petite voix traînante d'ancienne enfant»* (page 72), elle se montre assez superficielle et futile, demandant aux Ferron : *«Trouvez-vous que j'ai bronzé? J'ai une peau de bébé, moi... ça veut pas bronzer.»* (page 278). Elle apparaît comme une autre Edwige Feuillère, qui est *«une sorte de statue molle consacrée à la gloire de la "difficulté d'être" (d'"être" riche, oisif et supérieur)»* (pages 31-32). Elle est très soucieuse d'être à la mode en toutes choses. Cette fille de bourgeois et bourgeoise elle-même, qui réside dans une *«grosse maisonnette»* du quartier huppé qu'est Outremont, dont Laïnou caricature la riche vie (page 214), n'en affecte pas moins de se vêtir à la mode hippie, tout en portant à d'autres occasions *«un imper de chez Cardin»* qu'elle lance *«comme un tas de chiffons sur le frigidaire nappé de poussière. Genre grand genre. Genre : je porte des beaux vêtements mais je n'en fais pas une maladie, comme vous voyez...»* [page 119]. Elle prend différentes drogues : *«hasch»* (page 25), *«LSD»* (page 194), *«marijuana»*, justifiant sa consommation en répétant les raisonnements les plus «éclairés» et les plus sophistiqués (page 248). Elle a adopté des tics langagiers de l'époque : le retour de *«man»* (qui n'est qu'un exemple des nombreux emprunts à l'anglais que fait cette indépendantiste !), de *«flipper»* et *«halluciner»*. Elle tire *«des leçons sur la pollution»* (page 240), et manifeste l'inévitable et très convenue préoccupation écologiste, prétendant que, quand elle était petite, *«le lac des Deux-Montagnes était si limpide que les poissons devaient porter des verres fumés quand il faisait soleil, que le sable était fin et dru comme du sel de table.»* (page 241).

Si elle est comédienne, cet aspect n'est guère évoqué. L'insistance est mise sur son métier de cinéaste : sa *«tournée de financement»*, son voyage au *«lac Saint-Jean pour repérer des sites pour son prochain film avec son scénariste, son décorateur, son producteur, quoi encore...»* (page 77), sa lutte contre la compagnie américaine *«Famous Players»* (page 127), sa *«folle jasette d'admiration cinématographique mutuelle»* avec le directeur de la revue *«Caméra Améra»*, un certain Plateau ! (page 188), sa présentation de son film *«As-tu fou ou froid?»* à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes (pages 185, 207-208).

Elle est mariée à Roger Degrandpré, qu'elle appelle Ougi. En parlant de lui, *«elle était tout attendrie, tout éprise. À force de dire du bien de son amour, elle avait fini par éprouver de l'amour pour son amour. Elle se désirait elle-même, les yeux pleins de jus.»* (page 44). Fustigeant son égocentrisme, André croit, ailleurs, pouvoir en s'adressant à elle en pensée lui lancer : *«Tu es seule même quand tu fais l'amour»* [page 112]). Elle considère Roger tantôt comme *«son gros bébé»* (page 148), tantôt comme *«un géant»* qu'elle se sent obligée d'aider *«à décoloniser le Québec»*, sans quoi *«elle volerait*

en Amazonie inoculer les Jivaros contre la typhoïde qui est en train de les décimer pour que le vieux secret de leur sagesse ne se perde pas, ou elle volerait en Ionie se cacher dans une petite île pour ne plus rien savoir...» (page 44). C'est que cet homme intelligent mais superficiel, qui fait penser au Roger de la pièce 'HA ha !...', qui est un fantoche qu'André ne se prive pas de déprécier («Lui, ayant besoin de lui [sic] pour réaliser son idéal d'une société juste, il est faible, tout lui fait mal, tout prend sur lui, même la jalousie.» [page 44], alors qu'il a lui-même besoin de Nicole !), se veut grand patriote et sauveur du peuple.

Catherine le trompe, justifiant cette conduite libertine par une hypocrite casuistique. En effet, elle prétend n'avoir pas peur de le perdre «*mais que lui la perde*» (page 44), prétend encore devoir s'offrir aux hommes par dévouement : «*Les hommes ont froid. Puis ce qui est chaud, c'est pas les âmes charitables comme Jésus-Christ, c'est pas les grosses têtes comme Karl Marx, c'est les bons gros culs comme moi !*» (page 44). Aussi, affectant une sensualité exubérante, prônant la plus grande liberté sexuelle («*la fidélité genre conjugal c'est de l'avarice crasse*» [page 43]), s'enorgueillissant d'être «*comme toutes les autres, une femme, une peau, une p'lote, l'amour-toujours-l'amour*» (page 76), répétant encore : «*Je suis une p'lote, c'est mon rôle, je l'assume [...] quand je vais me débarrer, y a pas personne dans l'État du Québec qui pourra dire qu'il a pas passé sur moi !*» (page 242), elle «*couche à droite et à gauche par vertu, pour répandre la grâce, donner le tempo*». Lorsqu'elle revient de Dorval dans la Citroën de Roger, elle se laisse tripoter par Louis Caron, qui sous prétexte «*de la chatouiller, [...] fourrait partout ses mains blanchâtres de romancier joual*», et elle «*aimait ça. Ça l'excitait la chienne sale.*» (page 109). Aussi ne pourra-t-elle qu'être déçue et même insultée par l'incapacité d'André de répondre à ses avances.

Est-ce cette ambiguïté qui fait qu'elle est constamment nerveuse, toujours près de la crise ; qu'elle «*joue avec le deuxième bouton de sa blouse*», «*boutonne puis déboutonne, comme une petite machine*» (page 194) ; qu'en proie à l'inquiétude elle a «*besoin de tranquilline, équanil, valium pour s'endormir*» (page 46, aussi pages 276, 279) ; qu'elle recourt à la drogue et est souvent «*stone*» ?

En tout cas, elle est bizarre, fofolle. On peut considérer qu'elle est cyclothymique, bipolaire. En effet, elle est «*de très mauvaise humeur sur le coup, mais de très bonne humeur tout de suite après*» (page 270) ; elle passe par des «*high*» et des «*down*», «*flippe*» ou «*hallucine*», André constatant : «*Hier elle flippeait à cause qu'elle était high ; ce soir elle était down à cause qu'elle faisait un bad trip. Là, c'est l'asphyxie.*» (page 24) - «*On la fait certainement "flipper" ou "halluciner" (on ne peut pas lui faire autre chose pour la bonne raison qu'il n'y a que ces deux verbes dans sa contre-culture pour exprimer l'effet qu'on peut faire à quelqu'un). "Flipper" ou "halluciner", that is the question, après ça coupe carré, plus rien... Si on lui plaît elle flippe, si on l'achale elle hallucine, c'est tout, ce n'est pas plus long que ça.*» (page 260). Elle connaît régulièrement «*un de ses fameux états*» (page 233), piquant une colère parce que «*la tête lui fend*» (page 259). Après avoir craché son animosité à l'égard de la France, elle éprouve pourtant le besoin d'y montrer son film. Elle se plaint de l'inconstance de ses amis du milieu montréalais artiste et de gauche, ces marionnettes que sont Louis Caron, Reinette DuHamel, Ragoul Pratte, dont elle est l'égérie mondaine et superficielle, représentant d'ailleurs par excellence ce monde sans consistance, bavard, où rien ne mérite d'être retenu : «*Ils disent tous qu'ils m'aiment. Puis t'es mieux de les croire ; parce qu'ils se basent pour te le dire sur ce qu'il y a pour eux de plus pur, de plus sacré au monde : CE QU'ILS SENTENT ! [...] Tu les appelles deux minutes après pour leur demander de signer une petite pétition puis tu te fais répondre qu'ils sont trop occupés !*» (page 166).

Du fait de sa perpétuelle insatisfaction, elle est surnommée «*Lady Chatterley*» (page 90) par Roger, qui confie qu'un jour, elle est une femme d'affaires, un autre, une enfant qui joue avec son «*nounours*» ; qu'un jour, elle remplit le réfrigérateur et préfère ensuite manger au restaurant.

Il est donc assez invraisemblable que ces deux êtres minables que sont les Ferron aient pu l'intéresser, et cela dès leur première rencontre, d'où il ressort seulement qu'«*elle aime mieux faire corps avec les crottés qu'avec les grosses légumes*» (page 22), celles-ci étant représentées par Roger qui, dans cette scène, est ridiculisé. On peut donc supputer que cette bourgeoise a pu se donner la bonne conscience de se pencher vers des gens du peuple, ou le frisson de fréquenter un étrange couple incestueux. Pourtant, à deux reprises, elle ne reconnaît pas André au téléphone, et,

une fois, lui assène même des injures. Venue chez les Ferron, elle se répand en plaintes sur son sort, et, quand ils lui font part de leurs problèmes, elle leur reproche de la décevoir.

On peut encore supputer que cette vedette a voulu exercer sa tyrannie sur des êtres faibles et naïfs. Elle répond bien en effet à la définition du tyran que donna Voltaire : «souverain qui ne connaît de loi que son caprice». Et la tyranne (pourquoi ne pas donner de féminin à ce mot?) ne peut réussir dans son entreprise de domination que si elle trouve chez ses fidèles «sujets», qui sont des amoureux soumis, le désir de servitude, l'envie d'être dominés, la jouissance d'être asservis. Elle les traite du haut de son succès, comme on le fait de gentils sujets. Elle a même la prétention de leur imposer un despotisme prétendument éclairé : *«Je veux être tout ce qui me passe par la tête avec vous autres, agir comme ça me prend. Je le veux puis j'y tiens. C'est vous autres qui allez en profiter en fin de compte. Si je me sens libre de vous engueuler, je vais me sentir libre de vous aimer... Sinon...»* Ce n'est qu'in petto qu'André lui répond : *«Sinon, tu te sentiras libre d'aller chier ! Fuck ! Manche da marde !»* (page 260).

Si elle leur demande : *«Vous avez pas peur de me décevoir, moi qui suis toujours déçue par tout le monde?»*, André commente : *«Elle ne met dans cette réflexion un peu surprenante aucune suffisance, aucune arrogance. La cruauté qu'elle contient s'y est glissée malgré elle. Le petit sourire triste qui se devine dans sa voix ne laisse aucun doute sur ses intentions : elle a tout simplement voulu dire qu'elle trouve que l'infortune de celle qui est déçue est plus déchirante que l'infortune de ceux qui la déçoivent. Elle ne veut pas nous insulter ; elle veut juste se plaindre.»* (page 167).

Alors qu'elle devrait être la cible logique de leur colère, les Ferron sont fascinés par la beauté, la richesse et le statut de vedette de l'impétueuse actrice et cinéaste. Avec sa rencontre, s'offre à eux une occasion de vivre un grand sentiment. En mal d'amour, ils sont totalement aspirés par le désir fou d'une communion qu'ils se plaisent à justifier non sans sophisme : *«On l'aime : on a tout à perdre à la fuir, et rien à gagner.»* (page 50). Ils voudraient se trouver avec elle *«de l'autre côté du gouffre qui sépare aimer d'amour et aimer que les autres écoutent quand on fait des farces plates»* (page 23), c'est-à-dire de l'autre côté des apparences sentimentales, dans le domaine du vrai sentiment, car la réalité qu'ils recherchent est uniquement d'ordre sentimental (plutôt que matériel, social, philosophique, ou même artistique). Animés d'un espoir absurde, sans base réelle, sans consistance, ils espèrent recevoir d'elle *«les mots qui [les] changeront, illumineront.»* (page 152).

En la poursuivant si longtemps, ils doivent bien constater que son cœur est fermé. André, la comparant sur ce point à Laïnou qui leur quête leur amour, avoue : *« Nous autres, notre amour, on le garde pour les beaux yeux d'une grosse séparatiste que que que c'est tellement affairé que que que ça a pas assez de place dans la tête pour se rappeler de quoi ta voix a l'air.»* (page 161). Ils se disent *«qu'elle peut être tendre mais qu'elle ne peut jamais, qu'elle est trop occupée pour s'occuper de ça. Qu'elle a beaucoup de cœur mais que c'est à faire carrière qu'elle donne tout son cœur.»* (page 75).

Elle est leur point faible, car ils ne pourront pas lui échapper alors qu'elle représente par excellence un monde sans consistance, bavard, où rien ne mérite d'être retenu. Et, alors qu'une «toute» est une chanson à la mode, donc à tout le monde, ils désirent la garder pour eux. C'est bien là qu'apparaît avec le plus de force le pathétique de leur situation : d'une part, ils voudraient se libérer (*«À quoi ça sert de se donner tant de mal pour n'être rien s'il faut être quelqu'un pour ramasser ces heures de toi que tu jettes?»* [page 40]) ; d'autre part, ils demeurent esclaves (*«On est décidés de ne plus jamais répondre au téléphone. On avait des idées d'arracher le fil (comme dans les films policiers), de le couper en petits bouts, de les faire cuire, comme des saucisses. Le téléphone sonna. On se précipita. Tout feu. Tout flamme. C'était elle. Notre Toute. Notre élan transcendantal vers le bas.»* [page 112]). André se rend compte que : *«Ce n'est pas nous qui l'avons, c'est elle qui nous a. Douée de sa propre volonté, elle mange nos âmes, elle croît et se renforce à leurs dépens. Ajoutant sans cesse du poids et de l'épaisseur à la masse de sa force indestructible, elle va bientôt nous faire éclater. Nous nous entendons déjà qui nous fissurons.»*

Du fait de ses humeurs contradictoires et blessantes, elle leur fait subir d'emblée nombre de déconvenues et d'avanies : *«Nous avons une amie passionnée, chaude, bonne, nous l'avons perdue. Toute une soirée, hier, elle nous a donné son cœur ; toute une soirée, tout à l'heure, elle nous a arraché le nôtre. / Qu'est-ce qui s'est tant passé? Rien. Rien, dans ce que ça a de plus noir. Hier,*

*ardente. Aujourd'hui, pas là.»* (pages 24-25). Aussi passent-ils par des moments de révolte : *«Dans des spasmes de liberté nous entreprendrons de nous venger. Nous recollerons les mille morceaux de notre monotonie puis nous irons les rebriser en millions de miettes sur sa figure photogénique d'écoeurée de champagne ! Même si c'est un cancer, le mal qu'elle nous a fait, nous guérirons puis nous irons l'accabler de notre santé ! Chipie ! Intellectuelle de gauche ! Poufiasse ! Bûcheronne ! Avionne ! Toune ! Reine des Tounes !»* (page 28). Quand, au téléphone, elle leur *«dit jusqu'au fond l'abîme de ce qui n'allait pas»*, ils montrent la joie maligne que cause le malheur d'autrui : *«C'était drôle : elle, elle se morfondait ; nous, on jubilait. On était si contents de plaindre notre Toune, de pouvoir enfin lui faire de quoi.»* (page 56).

Mais elle vient les voir, et, pour la garder auprès d'eux, ils s'amuse à l'interviewer : *«C'était impossible qu'elle parte si vite. Je ne sais pas pourquoi mais on était certains de pouvoir la retenir ; quand on est sûr, on peut. Ça n'a pas été si difficile que ça. Une fois montée sur les grands chevaux de toutes les carrières et professions qu'elle doit mener de front, elle n'est pas stoppable. Il a suffi qu'on lui pose les bonnes questions : "Qu'est-ce que c'est pour toi faire un film? Est-ce une sorte d'exploit qui totalise ta singularité, ou un autre bout de chemin absurde dans l'aventure insignifiante du devenir humain?"»* (page 119). Elle ne répond pas à cette maligne question, posée par ces artistes vite avortés, hargneux et jaloux. Et elle leur parle plutôt de sa *«tournée de financement»*, s'interrompant seulement de temps en temps pour un *«Puis vous autres?»*, comme avec une *«grande politesse»* qui était en fait une preuve supplémentaire de son égocentrisme ; si, finalement, ils lui font part de leurs malheurs, elle ne réagit pas, et part en laissant un billet de vingt dollars (page 120). Plus tard, elle leur envoie un télégramme supposément chaleureux mais qui leur semble plutôt *«un poème [qui] s'adresse pas à nous mais à l'humanité dans son ensemble»* (page 156), et où elle se renvoie une fois de plus sa propre image. Généreuse mais selon son bon plaisir, elle sait tout offrir sauf ce qui compte : son temps, et ce qu'on peut mettre dedans : l'amitié, l'amour, la tendresse vers laquelle les Ferron tendent presque maladivement.

Mais, après leur avoir promis son attention, elle ne la leur prête que lorsqu'elle a besoin d'eux. Elle ne cesse de décevoir ces deux admirateurs enamorés, en particulier quand, invitée à la prestigieuse émission de télévision "Gros Plan", elle y répète *«ce qu'elle [leur] avait chuchoté comme un drame honteux.»* (page 76), ce qu'elle avait fait mine de leur confier en exclusivité. Elle leur fait commettre des actes contraires à ceux qu'ils font chez Lainou, des gestes respectueux et craintifs. Ainsi, ils préfèrent dessiner et se détendre dans le parc Lyndon-Johnson, face au temple sacré qu'est la *«grosse maisonnette»* de la rue Dunlop, alors que la déesse n'y est pas, que d'y entrer. Même quand elle s'y trouve, ils ne sonnent pas ; ils attendent : *«La sentir là, derrière nous, de l'autre côté de cette rue chic, c'est bon. Quand c'est bon c'est assez.»* (page 179).

Elle leur échappe quand elle se rend au lac Saint-Jean et, surtout, à Cannes. S'entêtant alors à téléphoner chez elle, à sonner à sa porte, ils sont conscients que *«c'est contre le bon sens. Mais on ne sait jamais»* (page 199) car, dans ce délire, dans cet affrontement don quichottesque avec le monde extérieur, il leur semble presque possible que les lois du réel soient suspendues un instant, leur permettant de gagner : *«On va laisser sonner si longtemps que personne n'aura jamais vu ça, que ça ne pourra pas ne pas avoir des effets, que quelque chose va être obligé de se passer»* (page 153). André reconnaît : *«On voulait toucher le fond de quelque chose - n'importe quel abîme. On n'a touché le fond de rien, même pas de notre fatigue.»* (page 152).

Mais elle subit en France un échec, qu'on peut seulement deviner car, par lâcheté, elle refuse toute explication. Il reste que, plongée dans le *«désespoir»*, se disant : *«toute fuckée [...] tannée de tout»* (page 223), se traitant de *«grosse conne chiante de Cannes»* (page 225), elle a enfin besoin des Ferron pour qu'ils l'aident à le surmonter. De nouveau, ils adoptent l'attitude la plus névrotique de toutes, voisine au fond de la jalousie qu'ils reprochent à Lainou, la joie provoquée par le malheur d'autrui : *«C'est elle qui est mal prise ; on est les petits vautours ravis et confus, les joyeux charognards au bec trop dur pour embrasser et pas assez pour déchiqueter. On est trop excités, c'est indécent, il faut qu'on se calme, qu'on se tranquillise, qu'on saute sur l'occasion avec un minimum de retenue.»* (page 222).

À l'île Bizard, elle goûte le calme, se sent «romantique» (page 238), «toute dénouée», ajoutant : «C'est à cause de vous autres !» (page 239), ce qui les ravit. Par amour pour elle, lui étant alors totalement soumis, ils ont pour elle de nombreuses attentions tendres : ils vont chercher des pots de yogourt pour lui «faire plaisir» (page 233) ; ils cueillent des fleurs «pour offrir à notre Catherine la gerbe qui nous tente» (page 253) ; ils lui préparent à manger en se demandant s'il «manque quelque chose» (page 276) ; ils font les courses les plus pénibles dont l'une vers la pharmacie où, à bout de souffle, ils se disent que «quand tu sers à quelque chose tu ne te sens pas inutile» (page 196) ; ils vont jusqu'à accomplir un travail considérable lorsqu'il s'agit de peindre les murs du chalet, occasion où elle manifeste particulièrement son humeur capricieuse : elle, qui avait dit «monts et merveilles du travail manuel et violent» mais qui est «grande parleuse petite faiseuse» (page 244), constate vite que l'odeur de la peinture «l'angoisse», que les deux autres vont bien plus vite qu'elle, et «s'en retourne découragée» (page 245). Au moment du «snack» pris à 'la Patate Dorée', comme elle montre «avec un air dégoûté ses mains tachées et poisseuses», et qu'il n'y a pas de «napkins», André lui offre sa chemise pour qu'elle s'y essuie. Et il commente plus loin : «Tout ce qu'on veut faire c'est faire tout ce qu'elle veut, elle le sait, elle a pris ça pour acquis une fois pour toutes» (page 256).

Elle ne leur montre aucune reconnaissance, n'a aucun égard pour eux, et même les malmène. S'ils cueillent pour elle des iris, si elle en a un choc, il n'est «pas aussi grand qu'on pensait» (page 255). Une nuit, éprouvant le désir de «discuter le coup», «elle n'a pas attendu [leur] opinion», et conseille alors à André de «se laisser pousser la barbe», à Nicole de «ne plus attacher ses cheveux en queue de cheval» (page 256) ; puis, ayant froid, elle va se coucher. Le lendemain, disant aller mal, elle «ne lève même pas les yeux pour [les] regarder» (page 259), les envoie lui chercher de l'aspirine, ne pouvant, «quand elle se sent comme ça souffrir personne autour d'elle» (page 260). Elle les «engueule» et les menace : «On va baisser vite en Christ dans son estime si on se met à bouder à cause qu'elle est de mauvaise humeur» (page 260). Elle leur reproche même de se prendre pour des «troudkus» (page 265) alors qu'en fait elle les considère bien comme tels !

Mais eux goûtent le plaisir d'à loisir «la regarder, prendre plein les yeux de ce bien dépossédé, laissé là, plus capable de se refuser comme de se donner...» (page 277). Ils sont décidés à la suivre «partout, debout si elle y tient, mais c'est par terre que ce serait bien, mais c'est qu'elle nous laisse marcher à quatre pattes, nos ventre râpés par l'asphalte et le ciment, qui serait épatant» (page 153), ce qui serait bien le comble de la servilité adoratrice. Et ils se raidissent dans leur position, s'entêtent, s'obstinent dans leur vénération, dans leur amour obsessif et presque inconditionnel, s'y accrochent désespérément puisqu'ils se sont donné pour maxime la phrase du poète québécois Charles Gill : «Je suis un désespéré mais je ne me découragerai jamais» (page 36), maxime qu'ils n'appliquent d'ailleurs que dans cette vaine poursuite. En fait, mus par un sentiment de plus en plus fiévreux et absurde, ils n'exercent guère leur courage, et se laissent couler dans une longue chute, en sentant qu'elle se prépare à leur échapper définitivement, en sachant que cet amour est condamné, André évoquant plusieurs fois ce moment où «Catherine sera partie pour toujours» (page 273, deux fois à quelques lignes de distance), tout en dressant ce bilan : «Tu ne peux pas savoir à quoi t'attendre d'une fille encore attachée à sa mère qui se mêle de changer l'amour (avec un grand Q) et qui met le sort du genre humain au sommet de ses préoccupations.» (page 255-256).

L'épreuve cruciale est encore une fois celle de la sexualité. Si les Ferron admirent la beauté de Catherine, ils ne sont pas capables d'entrer en contact vraiment intime avec elle. S'ils apprécient qu'elle leur donne enfin «toute son attention corporelle» (page 242), lorsqu'elle fait «un sourire grivois» (page 246) à Nicole, ils connaissent un moment de panique : «Qu'est-ce qu'on fait si le goût la prend de faire des choses? Qu'est-ce qu'on va faire si elle est vraiment la polissonne, l'impure, la lubrique, la chaude lapine qu'elle se vante tant d'être? Je regarde Nicole ; réponse : on se lève, on court, on se sauve...» (pages 246-247). Ils avouent : «Ce n'est pas le désir de caresser notre Catherine qu'on n'a pas, c'est les mains ; nos mains ne fonctionnent pas ; les mains qu'on a c'est juste pour sauver les apparences.» (page 247). Il est vrai que ces mains leur servent surtout à se masturber ou à se caresser mutuellement ! Ils théorisent leur incapacité : «L'érotique c'est comme la politique pour nous ; on n'est pas capables ; c'est au-dessus de nos moyens ; on n'a pas les facultés qu'il faut.» (page 247), ajoutant aussitôt : «Mais en même temps que nos cœurs fuient ce danger avec

*des battements de grandes ailes blanches, la honte et la colère nous harcèlent : on est écoeurés d'être si épaisser [sic], introvertis, si peu enjoués, sportifs.»* (page 247). Mais il ne s'agissait alors que de fumer de la marijuana !

Plus tard, André doit vraiment faire face à «*la polissonne*». Si, lorsque les trois amis se trouvent au Manoir du Bord-du-Lac et qu'une effeuilleuse fait son numéro, il affirme : «*C'est Catherine même qui m'excite, que je trouve fellinienne, c'est elle que je contemple, et je me dis que c'est devant cette image d'elle que je voudrais prier quand elle sera partie pour toujours*» (page 266), s'il connaît une adoration masochistement religieuse, elle ne peut guère se traduire physiquement. En effet, quand il est forcé de danser avec elle, au son de «*Release Me*», il est désesparé devant son impérieuse et moqueuse entreprise de séduction : «*Il faut bien que je me tienne le corps raide, elle est plus grande que moi. "Ça te tentait pas de me prendre dans tes bras...? Serre-moi". Tout ce je peux faire, c'est attention de ne pas marcher sur ses pieds nus, bien attention de ne pas écraser leurs ongles [...] "Ça te tentait pas de me respirer...?" Et elle verse ses cheveux dans mon cou. "Fais pas ça, moque-toi pas de moi..." Elle frappe des petits coups de rire contre mon oreille, puis souffle quelques mots de la chanson. "Please release me let me go..." J'ai hâte que ça finisse, je me sens persécuté, tout le monde doit se payer ma tête. Elle pèse sur moi de toute sa poitrine. "Ça te tentait pas de te blottir dans la chaleur du lait de mes deux cœurs...?". Là, c'est son ventre qui me presse. "Mon ventre est un plein lit d'oiseaux, ça te tentait pas qu'ils te couvent...?"*» (page 267). Il a enfin une réaction dont la conséquence est dramatique : «*Je la repousse, violemment, plus que je ne croyais. Son rire se brise, ses dents se serrent, ses poings se dressent. Elle est dégrisée ; d'un coup sec, le méchant de tout l'alcool qu'elle a bu lui est monté au visage. C'est, dans ses yeux, dans un seul éclair, la peur, la colère, le mépris. Puis va-t-elle éclater, me gifler, me griffer, me mordre? - Con ! Elle quitte la piste, quitte la salle, quitte le Manoir.*» (page 268).

Catherine disparue, les Ferron souffrent «*dans le désert de [leur] solitude.*» (page 275), après leur quête de l'amour, sentiment absolu, réservé pour cette entreprise démesurée : la conquête de Catherine, dont ils doivent s'avouer qu'elle aboutit à un échec. Il ne leur reste que leur tendresse réciproque, toujours ressentie comme un palliatif, qui ne supprime ni la solitude ni le désespoir, qui ne leur apporte pas le bonheur. Ils prennent la route de Montréal où ils vont retrouver leur vie «*platte*» car, le 21 juin, commence leur «*hiver de force*», «*la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux et qu'on a peur d'attraper du mal dehors, ou qu'on sait qu'on ne peut rien attraper du tout dehors, mais ça revient au même.*» (page 283). Et le silence se fait sur leur monde détruit.

Ainsi, André et Nicole Ferron, ces deux anti-héros dont on pourrait considérer qu'ils reprenaient Ines Pérée et Inat Tendu, qui font douter que le roman soit vraiment autobiographique tant leur aventure est dérisoire, sont deux adultes demeurés puérils, des caricatures pathétiques d'enfants abandonnés, à la fois écorchés vifs et désabusés, sincères et cyniques, mêlant sarcasme et tendresse, assoiffés d'amour et ouvertement misanthropes, épris d'idéaux mais incapables d'action, mésadaptés socio-affectifs vivant à l'ombre de la société et se contentant de la critiquer. André, qui, au début, annonça «*le début de [leur] vie enregistrée*» (page 15) et déclara vouloir se livrer à «*des travaux d'introspection pour trouver des solutions pour sortir de [son] trou*» (page 17), à la fin, se rend compte du «*style niaseux de tout le reste de [leur] vie*» (page 280), reconnaît que «*mâchonner un brin d'herbe est une activité tellement dénuée d'intérêt que le souvenir de [s]y être souvent adonné [lui] fait apparaître [ses] trente ans de vie comme une vaste platitude*» (page 262). Dans l'intervalle, entre les films qu'ils regardent, le téléphone dont ils attendent désespérément la sonnerie, il n'y a rien à retenir de ce qui se dit, de ce qui se parle. André s'est livré au bavardage sans fin de celui qui ne fait rien et qui commente ce «*rien*» indéfiniment, de celui qui croit avoir quelque chose à dire mais se contente surtout de se référer «*à ce que disent les autres : on rapporte, on évoque, on pèse, on discute leurs paroles, leurs opinions, affirmations, informations, on s'en indigne, on tombe d'accord, on les conteste*», bavardage d'ailleurs constamment contradictoire et qui ne produit que de l'insensé.

## Intérêt philosophique

Qu'a voulu dire Réjean Ducharme dans "*L'hiver de force*", roman où il nous montre combien il lui est difficile de penser net?

Que retenir d'abord des citations placées en épigraphe qui, habituellement, annoncent le contenu de l'œuvre et la réflexion qu'elle aborde, éclairent sur les intentions de l'auteur. La première, une invitation au «culte de la supériorité» faite aux Québécois par l'universitaire Édouard Montpetit au début du XXe siècle, est évidemment ironique. La deuxième, due prétendument à un certain «*Carpinus*», en fait le nom d'un arbre (le charme !) peut-être trouvé dans "*La flore laurentienne*", n'annonce que la violence verbale d'André Ferron. La dernière, non signée, est une de ces fantaisies débiles chères à Ducharme.

Le manque de sérieux étant donc déjà indiqué, faut-il vraiment se pencher sur l'incessant bavardage d'André Ferron, dont les propos sont presque constamment contradictoires, parfois tout à fait délirants, souvent sans but, sans objet (il avoue : «*Nous avons parlé pour ne rien dire*» [page 29]) et où c'est peut-être d'abord la raison qui est en jeu (on lit : «*Autobus, ça n'existe pas. Tout est autobus et on est tous des autobus. C'est en autobus que tes paroles partent de ta bouche et c'est dans tous ces autobus qu'on est embarqués et qu'on va mourir comme les mouches, si légères*» [page 229])?

Mais, comme il lui arrive aussi d'émettre des réflexions où il ne manque pas de lucidité, comme lui et Nicole vivent une folle aventure qui aboutit à un cruel échec, on peut essayer de dégager dans ce roman différents sujets d'intérêt :

### Une critique féroce du Québec des années 70 :

Le roman montre l'envers de la fresque épique de «la révolution tranquille» que connut le Québec de 1960 à 1966), et grâce à laquelle un peuple aurait été en voie d'émancipation politique, économique et culturelle, sous la conduite d'une élite scolarisée, et l'impulsion d'une nombreuse jeunesse contestataire, mais avait, en fait, été propulsé sans amarres dans le vide du progrès. Pour les «baby boomers», qui avaient alors entre vingt et vingt-cinq ans, toutes les expériences, tous les rêves et les excès semblaient permis. Débarrassés de la morale catholique, de la censure, de la famille, ils avaient enfin accès au monde, et, en plus, la force du nombre pour imposer leurs vues. Investis de la mission de construire une société nouvelle, ils pouvaient rêver de promotion et de réussite sociales, surtout de la naissance, un jour, d'un pays tout neuf. L'ère de la jeunesse au pouvoir s'éclatait dans toutes les directions : drogue, sexe, rock'n roll, indépendantisme, socialisme, communisme, internationalisme, féminisme, pop-art, psychédélisme, poésie, chanson, roman et théâtre québécois. Allant à l'encontre des discours qui promettaient des «lendemains qui chantent», et son personnage reconnaissant ses «*trop fortes tendances réactionnaires*» (page 108), tout en reconnaissant que lui et Nicole sont des «*réactionnaires honteux*» (page 157), dégonflant sans vergogne les nouveaux dogmes, les utopies et modes du temps, dénonçant les détournements de sens contenus dans les discours politiques, les messages publicitaires, les films et émissions à la mode, et toute autre forme de représentation à saveur idéologique et portée démagogique, Ducharme montra plutôt la déroute morale et affective de cette génération devant laquelle s'ouvrait un si bel avenir, mais qui connut, dans les années 1970, la désillusion, la confusion, la démobilisation politique, le cynisme. D'autant plus que «la révolution tranquille» avait été suivie de la crise d'Octobre 1970, où s'était manifestée une révolte violente mais ratée.

Le roman, où sont démystifiés un prétendu sauveur de la nation qui n'est pas sérieux, une vedette militante qui n'est qu'une consommatrice futile, des intellectuels de gauche dont l'anticonformisme est au fond tout à fait conformisme, apparaît comme une critique des impostures idéologiques de l'époque. Ducharme renvoya dos à dos les souverainistes et les fédéralistes, puisqu'à travers ses personnages il exprime tantôt de la sympathie, tantôt du dégoût pour les uns et les autres qui sont traités de «*bavasseux*» (page 263).

Plus généralement, le roman étant une métaphore du Québec, on peut voir en André, cet homme qui ne fait rien, qui commente ce rien indéfiniment, qui ne fait que «parler pour le plaisir», qui se paie de mots, ne discutant pas, n'argumentant pas, se contentant de s'écouter parler, le symbole d'un peuple qui semblablement bavarde sur lui-même à satiété, n'a du changement que des velléités, oppose

même son inertie, une résistance passive, aux mouvements collectifs. Ces «*perdants-nés*» que sont André et Nicole, sont bien, comme le dit la formule traditionnelle signifiant la résignation québécoise, «nés pour un petit pain» ; sont les représentants de cet idéal québécois de la «petite vie», réalisé par tant d'assistés sociaux, appelés dans le roman «*déserteurs sociaux*» (page 127). Sans que le fait soit mentionné, ils vont, pour traverser leur «*hiver de force*» et même s'y tenir au chaud, bénéficier de ce qu'on appelle au Québec le «Bien-être social» (appelé de façon péjorative «le B.S.»), ensemble de services offerts par le gouvernement, sous certaines conditions, à tout citoyen canadien, résident permanent ou demandeur d'asile. Ils vont ainsi profiter des impôts payés par ceux qui travaillent, et sur lesquels ils ne manquent pas de déverser leurs sarcasmes !

En même temps, même si c'est contradictoire, leur «*PAS NOUS*» traduit bien le sentiment orgueilleux qu'a le Québec de sa différence, qu'il tient à affirmer surtout à l'égard de la France, à célébrer à travers le culte délirant de la vedette qui, pourtant, cherche une vraie reconnaissance à l'étranger !

#### Une moquerie à l'égard de la culture reconnue :

Peut-être comme Ducharme lui-même, André n'a de la culture ancienne qu'un vernis acquis, semble-t-il, par la lecture d'encyclopédies. D'ailleurs, les allusions qui y sont faites n'apparaissent que comme de vagues souvenirs, passent sans laisser de traces, tout en permettant des détournements de citations, des traits d'humour, des piques ironiques.

Parmi les oeuvres contemporaines, peu de livres sont évoqués, le plus grand rôle étant accordé aux chansons contemporaines, dont la plupart sont admirées.

La peinture est malmenée, car, avec Laïnou est démystifié l'artiste marginal, d'autant plus qu'il est récupéré par le marché.

L'accent est mis sur le cinéma, mais les Ferron n'apprécient que les films, généralement médiocres, qui passent à la télévision ; méprisent les chefs-d'œuvre qui sortent en salles.

#### Une protestation contre la réalité économique, l'injustice sociale :

On a vu que, dans «*L'hiver de force*», sont indiqués avec précision le coût des choses et les revenus des deux correcteurs d'épreuves. Ils se plaignent de «*l'exploitation éhontée dont [ils ont] été victimes*» (page 36), mais eux-mêmes appliquent ce principe opportuniste selon lequel «*les gens gentils tout le monde les fourre*», puisqu'est ajouté : «*nous les premiers*» (page 115). André constate : «*Perdre l'amour, malgré tout, c'est éphémère ; tu souffres pendant que ça fait mal, puis ça cesse de faire mal et tu te sens mieux. Le client, lui, c'est une autre histoire : tes besoins matériels ne partent pas avec ta douleur d'avoir perdu ta job.*» (page 78). Il proteste : «*La vie, c'est rien aux autres et puis tout aux mêmes : beauté, santé, prospérité, intelligence ! Puis ceux qui ont tout crachent sur tout : c'est tout triste, déçu, désenchanté, spleen, insomnie, neurasthénie, dégoût. Regarde les Pygmées, par exemple : affreux, petits, pauvres, bêtes à manger du foin : ils n'ont rien eu du tout. Quelle justice !*» (page 252).

On pourrait lui faire remarquer qu'eux, qui n'ont rien, crachent aussi sur tout ! Et qu'ils ont choisi de s'aliéner, de se mettre à l'écart de la société, de vivre à son ombre, se contentant de la critiquer, représentant bien les réfractaires à une société démocratique et développée qui peut, du fait de sa prospérité, laisser vivre dans ses marges des parias, des parasites, auxquels elle va de toute façon apporter son aide.

#### Une critique morale :

De nombreux jugements sont portés sur les relations humaines.

André n'est guère original dans ses distinctions entre les sexes. Nicole ayant effectué ses corrections plus vite que lui, il se permet cette pique mesquine : «*Les femmes ont une façon enfantine d'extérioriser le genre de joie que donne ce genre de victoire.*» (page 72). Catherine, découragée par la rapidité avec laquelle les Ferron «peignent» le chalet, «*fait une des moues d'enfant que les femmes aiment tant faire quand elles se sentent particulièrement féminines*» (pages 245-246). Il rappelle que «*les filles chez nous [au village] faisaient des marchés comme ça le soir après s'être agenouillées pour demander au bon Dieu que les corneilles ne mangent pas tout le blé d'Inde ; les*



*gars, on ne faisait ni marchés ni prières : comme les autos qu'on rêvait d'avoir, on ne disait pas un mot.»* (page 150), ce qui caractérise bien la religiosité chez les femmes du Québec d'autrefois, et le silence perpétuel des hommes ! Aussi faible et si peu viril qu'il soit, il se permet même de se montrer misogyne : *«Avec une femme le meilleur moyen de ne pas obtenir une chose c'est de la demander.»* (page 120) - *«C'est divisé en deux : femmes et hommes. Les femmes pensent que ce qu'elles ont de plus précieux à te donner c'est leur cul, les hommes que c'est leurs bidoux.»* (page 173). Parlant des *«gros méchants mots bruns»* (page 177), il profère : *«Toutes les femmes ont l'air d'aimer ça mais il ne faut pas que tu te fies là-dessus trop-trop. Les folies et les cochonneries les passionnent mais c'est la propreté et la sécurité qui les rendent le plus folles et cochonnes. C'est les gangsters qui les excitent mais c'est les policiers qu'elles épousent et qui en profitent.»* (page 75).

Ordinairement si peu résolu, il propose cette hiérarchie des comportements sociaux : *«Les relations humaines blafardes, genre fais-moi pas mal puis je te ferai pas mal, sont inférieures à celles viriles, genre va chier manche da marde, mais préférables à celles genre flatte-moi le dos vingt fois puis après je vais te flatter le dos vingt fois moi aussi [...] qui sont la forme la plus aliénante du travail.»* (pages 149-150).

Il exprime sa rancœur paranoïaque en pensant que : *«Les gens qui réussissent réussissent exprès pour te faire chier»* (page 37) ; en se plaignant de Roger Degrandpré qui *«maîtrisa dès l'enfance les moyens d'écoeurer le monde en faisant semblant de lui faire du bien»* (page 71) ; en dénonçant un culte de la supériorité sociale pratiqué par *«des snobs qui sont tellement snobs qu'ils se snobent entre eux»* (page 106) ; en statuant : *«Le meilleur moyen de vaincre un arrogant, c'est de le rendre ridicule en le faisant mordre à des compliments exagérés ; fais toujours plus de compliments que le gars en mérite, bonhomme.»* (page 190).

À la façon d'un La Rochefoucauld, il dénonce les motivations égoïstes des relations humaines : *«Les gens font tout pour se rendre attachants puis quand on s'attache ils ne sont pas contents.»* (page 45) - *«Ça peut avoir l'air pathétique et touchant mais c'est banal et stupide : les gens qu'on peut avoir, on les snobbe ; ceux qu'on ne peut pas avoir, on se fend en quatre pour leur plaire.»* (page 210) - *«Les gens n'aiment pas que tu les achales avec tes problèmes. [...] Avec les gens, il ne faut jamais avoir l'air misérable et piteux : ils détestent ça, ça les déprime, ça leur gâte le reste de la journée. Ils t'en veulent puis tu n'es pas plus avancé, au contraire.»* (page 174).

La question de cueillir ou non *«le seul crocus du parc Lyndon-Johnson»* conduirait *«à des pensées d'un ordre métaphysique suspect»*. En fait, on est simplement dans la morale : *«Fallait-il aimer le crocus, et se comporter possessivement à son égard, ou fallait-il le laisser libre? Mais être libre c'est être seul. Tout être normal n'aime-t-il pas mieux se faire prendre, que se faire laisser libre et seul...?»* (page 207). Du crocus, on est donc passé à l'amour entre êtres humains.

À cet égard, on constate qu'André, qui est inhibé en matière de sexualité et se montre puritain, condamne l'exploitation de l'érotisme sans sentiment. Pour Ducharme, amour et sexualité sont dissociés et même ennemis ; la sexualité est secondaire, largement tributaire de la réciprocité des sentiments qui n'ont pas besoin du corps pour s'alimenter et se reproduire. L'amour poussé à son extrême est pour lui un esclavage, parfois délicieux, parfois insupportable ; mais, et c'est là l'essentiel, le besoin et la joie de se donner y sont dénaturés. Que les personnages montrent qu'on n'est pas toujours aimé par qui on aime, et vice versa, et que chacun se retrouve tout seul, avec ses angoisses, est une constatation tout à fait classique !

André proteste aussi contre le déterminisme biologique. Parlant de Lainou, il note : *«Sa peau comme du papier sablé, ce n'est pas elle qui l'a faite, elle l'a reçue et puis c'est tout. Mais ce n'est pas nous qui nous sommes faits non plus ; ce n'est pas de notre faute si ce qu'on a reçu nous fait prendre des attitudes vexantes, humiliantes, débandantes»* (page 132). Il répète : *«C'est pas de notre faute si on est nés épais, on n'a pas d'affaire à payer pour.»* (page 125). S'il avait lu Sartre plus attentivement, il aurait appris que : *«L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-»*

mêmes de ce qu'on a fait de nous.» ! Inversement, il proteste contre l'avantage que donne la beauté physique à Catherine, qu'il admire pourtant beaucoup, reprochant cependant au préposé aux billets du terminus d'autobus de lui sourire uniquement *«parce que c'est un beau brin de fille ; autrement, bonhomme, ils sont le moins gentils qu'ils peuvent»* (page 226). Il statue : *«C'est injuste d'aimer quelqu'un pour sa beauté ; c'est aussi barbare et malotru que d'admirer la force, le talent ; celui qui est laid et épais ce n'est pas de sa faute ; choisir c'est plus que se tromper, tromper tout ce qu'on n'a pas choisi.»* (page 106).

Soudain soucieux de perfectionnement, il affirme : *«C'est en suivant la pente de ses goûts qu'on peut le plus s'affirmer, se distinguer, réussir»* (page 183) ; mais sa connaissance d'André Gide aurait pu lui faire dire avec lui : «Il est bon de suivre sa pente pourvu que ce soit en montant» !

Et, soudain modéré, il produit des réflexions pondérées : *«La vérité n'est pas toujours constructive. Il faut toujours tenir compte du contexte et des circonstances.»* (page 204) - *«What goes up must come down. Les récoeulements attendent les rexaltations et les même espoirs suivent les déceptions pareilles [sic] : c'est mesuré pour s'égaliser et maintenir à zéro ton total. Pas moyen d'être heureux, pas moyen d'être malheureux. Tout annule tout. Et aucuns [sic] efforts, courages, jeûnes, ne peuvent donner à personne, mendiant, gendarme, ferblantier, crotté, trois testicules, pas de testicule, d'échapper à cette équation. Ça te donne rien de dépasser les autres, la supériorité obtenue avec tes 90% de sueur et 10 % de talent fera bien chier tes amis, certes, mais toi, ça t'avance à quoi?»* (page 255).

#### Un pessimisme inévitable :

Il ne tient pas au nihilisme des Ferron, même s'il leur fait frôler d'un peu trop près l'abîme de la misère morale et affective. Ce n'est qu'un semblant de nihilisme, qui n'est pas à prendre au sérieux, même s'il occupe beaucoup de place. Ce n'est qu'une parade, l'affirmation que *«la vie n'existe pas»* (page 229) n'est qu'une boutade, et on s'amuserait plutôt de voir ces êtres déjà dépourvus vouloir s'anéantir dans le *«rien»*, abandonner leurs biens, proclamer : *«On ne peut pas se fier sur rien : on ne peut même pas, quand ça va mal, être sûr que rien ne va nous faire déroger à notre fier désespoir. Il n'y a rien qui tienne ; il n'y a rien tout court ; il faut partir de cette hypothèse et ne pas la quitter.»* (page 261).

De même, André ne fait que prétendre avoir le goût de disparaître, d'aspirer à la mort, d'adopter la conception des stoïques : *«Mourir, il ne faut pas être bien intelligent pour se donner la peine de faire ça, car c'est sans conséquences. Le propre de ta mort, c'est de ne rien te faire.»* (page 154). En réalité, le vide de la mort, qui ne fait que terminer un destin, sans lui donner de sens, sans y jouer de rôle, lui fait peur.

Et les Ferron tiennent au bonheur, même si, ou d'autant plus que, pour eux, *«c'est le temps que dure la surprise d'avoir cessé d'avoir mal.»* (page 41), s'accrochent à la tendresse, aspirent à l'amour. Leur vrai ennemi est celui que Bérénice, dans *«L'avalée des avalés»*, appelait, pour conjurer sa nocivité, «le titan» ; ils luttent contre le temps, combat qui est décrit avec une lucidité perçante comme perdu d'avance : *«On en a tué le plus qu'on a pu. On ne peut plus et il nous en reste autant. Puis il nous saute à la gorge puis il nous serre pour se venger.»* (page 151). Or, l'illusion qu'est la poursuite de l'amour de Catherine finissant par heurter le réel que les Ferron ont voulu éviter ou conjurer, cet intermède se terminant, ils se retrouvent à la fin avec l'angoissante question qui s'est toujours posée à eux : *«Puis qu'est-ce qu'on va faire?»* (page 282) pour traverser cet *«hiver de force»* que sera toute l'étendue de leur vie.

Voilà ce qui donne au roman un pessimisme, qui a permis à certains critiques de voir dans cette histoire une tragédie alors que l'échec de cette aventure tient à la ridicule et pitoyable attitude des personnages, ces rêveurs ridicules incapables d'action, qui se vantent même de ne point agir, qui se vouent à une inaction stoïque, qui sont occupés à la difficile tâche de ne rien faire, et qui s'en justifient. Et ce qui fait de *«L'hiver de force»* un livre plus désespéré que *«L'avalée des avalés»*, c'est qu'ils n'ont pas l'excuse de l'enfance pour tout refuser en bloc.

## Destinée de l'œuvre

Le roman fut publié en 1973. Il devint aussitôt, au Québec, un roman culte. Toutefois, des critiques en soulignèrent la profonde désespérance. Gilles Marcotte se demanda : «Pourra-t-on lire *‘L’hiver de force’* dans vingt-cinq ans, sans un arsenal de notes explicatives?» Quarante ans après, elles se sont révélées indispensables.

En 1973, le roman obtint le prix littéraire Canada-Communauté Française de Belgique.

En décembre 1974, il fut, à l'université du Québec à Montréal, adapté pour le théâtre par Lucie Sauvé-Desrochers. En 2001, il le fut de nouveau, au Théâtre du Nouveau-Monde de Montréal, par Lorraine Pintal, avec Alexis Martin (André), Céline Bonnier (Nicole), Marie Tifo (Catherine), Anne-Marie Cadieux (Lainou), Pierre Curzi (Roger), Brigitte Lafleur (Sex-Expel), Monique Mercure (Poulette), dans un dispositif scénique dont l'élément central pivotait sur lui-même, suggérant ainsi le voyage immobile des Ferron dans la démesure du vide, la disparition progressive des accessoires, des murs et des portes ouvrant sur un désert blanc donnant accès à une forêt reproduite sur une tapisserie géante. La mise en scène pencha du côté du montage cinématographique : contraction du temps et de l'espace du récit, plans séquences, ralentis, retours en arrière, ellipses.

La pièce fut ensuite, en février 2002, donnée à Paris, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)